

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DELETE

SUIVI DE

LA POÈTE 2.0 : NOTES ET RÉFLEXIONS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

DAPHNÉ BEAUDOIN-PILON

JUILLET 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Noah pour son amour et son support. Merci à Julie, Thomas et Anne Colette pour leur amitié précieuse et leurs commentaires judicieux. Merci à Marie-Audrey, mon amie de toujours. Merci à Martine Delvaux, pour le sauvetage. Merci à Bertrand Gervais. Merci aux ami.es, les filles-missiles.

Merci à Liting et Jake, car sans vous, Taipei m'aurait avalée.

Merci à la fondation UQAM et à Figura.

Merci à ceux et celles qui m'ont enseigné et tout particulièrement à Nicolae Popescu, Vély Honoré-Cayemite, Alain Farah et grand-maman Ghislaine.

Et feu David et Julien, tous deux décédés lors de la rédaction de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
PARTIE I	
DELETE.....	1
Notes.....	115
Playlist.....	116
Bibliothèque.....	118
PARTIE II	
LA POÈTE 2.0 : NOTES ET RÉFLEXIONS	120
2.1 Je ne me souviens de rien (Introduction)	123
2.2 Il neige depuis ce midi.....	126
2.3 Un dosimètre du présent.....	130
2.4 L'intertexte de la couleur	133
2.5 Obsolescence précipitée des poèmes.....	134
2.6 Une écriture de la rencontre.....	139
2.7 La ruine intragénérationnelle	141
2.8 Une vision documentaire	146
2.9 S'inventer et s'effacer.....	155
2.10 L'archive : pour une relecture identitaire.....	157
2.11 Notes finales (Conclusion).....	159
BIBLIOGRAPHIE.....	163

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise est composé de deux parties.

La première partie, *Delete*, est un recueil de courts textes poétiques en prose. Il se veut une réflexion sur le deuil provoqué par la perte d'un nom, d'une identité. J'y revisite les cinq dernières années de ma vie, par l'entremise d'un courriel énigmatique envoyé en 2011. En réinvestissant les ruines numériques de mon passé, le recueil fait écho au geste de sélection et de conservation assidûment reproduit sur les réseaux sociaux et à l'élan nostalgique qu'entraîne une production documentaire croissante. Internet n'est pas le thème ou le dispositif de mon texte, mais sa condition implicite, l'élément qui est établi d'avance et qui s'exprime malgré moi. *Delete* démontre en quoi l'histoire d'une vie est, de plus en plus, un tissu d'*archives* racontées.

Les fragments qui composent *Delete* ont un double statut : celui de texte et celui d'image. La formation d'images, comme crispation par les mots d'un instant de vie, s'érige en marge de la logique du flux. Comme les photographies, chaque fragment tente d'archiver une tranche de temps.

Lié aux mutations technologiques accélérées des deux dernières décennies, un sentiment de perte apparaît en concomitance avec une volonté de pérennisation, comme en témoigne l'archivage systématique qu'opèrent plusieurs plateformes numériques. La notion de perte, ou encore de disparition, s'inscrivant à même le titre de la partie création de ce mémoire, constitue la chair de ma réflexion critique. La deuxième partie, *La poète 2.0 : notes et réflexions*, est un essai prenant la forme d'une série d'observations faisant cercle autour des enjeux esthétiques et posturaux liés à notre expérience de la disparition dans les écritures du moi, à l'heure du Web 2.0. Les notions de *vintage* intragénérationnel, de vision documentaire, de nostalgie immédiate et d'écriture obsolescente sont explorées par l'entremise d'une subjectivité lyrique que j'ai baptisée « la poète 2.0 ». La posture littéraire de la poète 2.0, que je rapproche de la mienne et de celle de mes contemporaines, entretient un rapport étroit avec les médias sociaux, en ce sens où elle s'échafaude et s'incarne au sein de structures physiques et numériques.

MOTS-CLÉS : MÉDIAS SOCIAUX, POÈTE 2.0, PERTE, RÉALITÉ AUGMENTÉE, VISION DOCUMENTAIRE, ARCHIVAGE, NOSTALGIE IMMÉDIATE, ÉCRITURE SPECTATRICE, PSEUDONYME, DEUIL, ÉCRITURE DU MOI.

PARTIE I

DELETE

« To the man in boots, you say “I was so young once!” It’s your favorite line from *Hiroshima mon amour*—when the French actress says to her Japanese lover, to the universe. Privately you wonder if your writing has been just this, a histrionic assertion : I was young once! »

Suzanne Scanlon, *Her 37th Year*

Objet : RE : Te quitter, trop difficile.

Je craque une allumette comme Adèle, je bois du thé comme Adèle, je dis « hello it's me », malgré toutes ces années, je veux encore dire « hello, can you hear me? »

Quelque chose dans l'ascension d'une montagne me fait penser à ma vie. Une fois rendue au sommet, je retourne sur mes pas et repasse devant la même toile d'araignée, penche la tête, fixe la même roche, la même rivière. Toujours, je marche en sens inverse, je reviens en arrière.

À Taipei, arrivée au sommet d'une montagne, j'ai vu des lézards à queue bleue.

Au début, c'était juste une queue, tellement turquoise que je pensais rêver, mais je ne rêvais pas.

Les lézards à queue bleue viennent de l'île Christmas, entre les îles Cocos et l'île de Java. Ils abandonnent leur queue derrière eux quand ils ont peur. Pendant qu'ils détalent, leur prédateur est distrait. Il regarde la queue bleue qui scintille, incapable de saisir ce qui est en train de se produire, de comprendre que le lézard s'enfuit.

Moi aussi, je suis distraite. Je monte et descends la montagne. Le passé s'accroche dans mes yeux comme une queue de lézard perdue entre les îles Cocos et l'île de Java. Je suis mon propre spectacle, mon propre film d'amour touchant, je suis toutes les histoires que je me raconte.

Adèle chante, calling from the other side et elle a raison, je crie tout le temps de l'autre côté. S'il y a une frontière à franchir, c'est celle du souvenir. Le passé rayonne comme les étoiles collées à mon plafond d'enfant.

Au sommet de la montagne, j'ai découvert une douzaine de ruines, des villes miniatures qu'un artiste avait coulées dans du béton armé. J'ai vu des statuettes, des dieux qui n'avaient plus de tête. Il ne restait que la coquille des maisons et de la peinture bleue s'écaillait au fond des lacs.

J'ai voulu emmener un gars là-bas et lui dire tout ce qu'il ne connaissait pas encore sur moi. C'est peut-être ça aimer, montrer ses ruines.

« Regarde ma tour écroulée, ma station d'essence déserte, regarde là-bas mes gratte-ciels gris et mes fenêtres éclatées. »

Au sommet de la montagne, un homme s'est allongé sur un banc, dans un genre de petite pagode. Ce qu'il a fait ensuite : il a dézippé son pantalon et a placé ma tête entre ses cuisses. Je voulais qu'il m'aime, alors je l'ai sucé. Ah que j'étais jeune un jour.

Quand j'ai rencontré Charles, j'ai fait de nous un cowboy + une Amérindienne dans un film colonial et raciste, un film où les roses poussent sur les cactus.

La ville de Cheyenne possède un aéroport, une équipe de balle molle et un site Web. Cheyenne, c'est aussi une nation amérindienne, la plus célèbre des Plaines. J'avais lu quelque part que le nom était dérivé du sioux, qu'il voulait dire « ceux qui parlent rouge », ou bien « ceux qui parlent dans une langue étrangère ».

C'est le nom que j'ai pris quand Charles est parti. Je suis devenue mon propre personnage. Une femme deux dimensions sur une monture en bâtons de popsicle.

Bang bang, he shot me down

Bang bang, I hit the ground

On connaît la chanson.

Dans une histoire, il y a des personnages. Pas des êtres en chair et en os qui ont des vers, des poux, un cul et une vulve. Non. À la place, il y a de gros panneaux de carton qui ne se réveillent jamais quand on les embrasse, des globes en verre avec de la neige dedans.

J'avais dit à Charles : « J'ai attaché mon stylo à ma selle et j'ai des feuilles lignées dans ma poche, de façon à pouvoir t'écrire près du feu. Mon fantôme est botté et il marche sur ta tête. »

Mon Far West ressemblait à la guerre du Vietnam, ou bien à ce que mon père et mon oncle en disent lorsqu'ils fantasment sur la jungle, la peur et la boue. On ne rêve d'une chose que parce qu'on ne la connaît pas.

Je tire la ficelle de mon histoire et elle se déroule. Le ballon s'envole. C'est dur à décrire quand on ne voit rien que des souvenirs.

Thom me sert un autre verre, comme pour dire « ne pars pas tout de suite », mais il est déjà trois heures du matin et si je ne pars pas bientôt, je ne partirai jamais. Je resterai sur son divan à me vider le cœur et à répéter qu'on s'en fout. Je resterai sur sa toilette à pisser ma vie en parlant à travers la porte.

Je voudrais pouvoir extraire de moi tout ce que je suis et le lui montrer.

Mais j'ai perdu mon nom. Sans lui, on dirait que je cache quelque chose, qu'une histoire s'est enfuie.

La poète Anne Carson écrit : « You can write on a wall with a fish heart, it's because of the phosphorous. They eat it. » Phosphorescente, l'histoire continue d'émettre sa lumière, même dans l'obscurité, quand tout est fini. La molécule relâche son photon, l'histoire se raconte. « Now you tell me how wrong that is, how long it glows. » Il n'y a jamais de point final.

Ma mère voulait être une artiste célèbre, de la trempe de celles qui survivent à leur propre mort et connaissent une gloire posthume. Elle s'est déclarée morte quand j'avais trois ans. Une pierre tombale avec une date et une photo surplombe le terrain de ma grand-mère. La pierre tombale de ma mère.

C'est joli mourir quand on ne meurt pas pour vrai. La princesse espère, fait semblant de dormir, mais reste prête à signer des autographes, la minute où l'admiration des autres la fera sortir de son coma.

À six ans, j'ai essayé de la ressusciter en embrassant sa silhouette endormie, découpée dans du carton. Ça n'a pas marché. Elle a inséré la photo de ma tentative mort-née dans un globe en verre. Quand on l'agitait, il neigeait.

Le truc, c'est peut-être de faire comme ce navire qui s'appelle Catherine. La baie où il a fait naufrage porte maintenant son nom. C'est peut-être de faire comme Francesca Woodman. À 22 ans, après s'être fait refuser une bourse par le National Endowment for the Arts, la photographe américaine a sauté du haut de sa fenêtre new-yorkaise. Depuis sa mort, on expose partout ses centaines de noirs et blancs.

Ma mère n'est pas Francesca Woodman. Du haut de sa tour, elle a attendu le grand baiser, celui de la reconnaissance. Il n'est jamais arrivé.

Quand on a le cœur brisé, c'est facile d'en briser d'autres.

Ma mère écrivait son mémoire de maîtrise à la bibliothèque des arts de l'UQAM en se disant peut-être qu'un jour on se bousculerait pour le lire, y traquer ses aspirations d'artiste en germe. Je m'y suis rendue pour le consulter, mais je ne trouve que des mots et des notes en bas de page.

Ses ambitions artistiques doivent pourtant laisser des traces quelque part, des cicatrices, une histoire inachevée. Quelqu'un voudra peut-être vivre l'histoire orpheline comme s'il s'agissait de la sienne, y mettre un point final. Je m'en rends compte aujourd'hui : c'est le jour des poubelles et je n'en peux plus qu'il neige, pourtant je n'arrive pas à jeter tous les globes de verre.

Dans un e-mail que j'ai envoyé à Charles il y a longtemps, je lui demandais d'aller consulter Wikipédia pour qu'il saisisse la racine de son problème, de notre problème.

« Charles, il faudrait que tu consultes l'article sur les termites pour comprendre ta défektivité initiale. Pour survivre, les termites doivent constamment revenir en arrière, vers une source d'humidité. On fait la même chose. »

Savais-tu que les termites sont des fourmis blanches? Savais-tu qu'ils existent depuis le Jurassique?

Je relis la tonne d'autres messages que je lui ai écrits les soirs où je buvais trop, quand je ne pouvais plus résister à l'appel du passé. Ça faisait du bien de se sentir vivre, alors je retournais lui rendre visite. On était Bonnie & Clyde, la boucle d'un ruban qui ne se bouclait jamais. Je voulais encore souffrir. Aspirer, inspirer : de la fumée noire.

La nostalgie est injustifiée. C'est écrit dans le mémoire de ma mère à la page 132, la seule page que j'ai photocopiée à la bibliothèque des arts de l'UQAM. Un retour vers l'origine n'assure jamais la guérison. « Le voyageur revient frustré sinon déçu de ne pas retrouver exactement ce qui correspond au souvenir gardé de ce qu'il avait quitté. » Je retrouvais toujours Charles pour le perdre. Il n'était pas un cowboy et je n'étais pas une Cheyenne. On s'était fabriqué des souvenirs et on essayait de traquer ce qui n'avait jamais existé.

Encore aujourd'hui, je me cramponne à mes souvenirs. J'arrose mes plaies, des plantes fières plus grandes que nature. Dans les lancements et les lectures de poésie, on a tous des pancartes dans le cou où c'est écrit « Moi aussi j'ai connu la misère noire. » C'est la course du champion ou de la championne de l'autodestruction.

Les gars trouvent les filles névrosées. Ils pensent qu'elles veulent tenir un rôle dans leur film, et ils ont peut-être raison.

À notre premier rendez-vous, Charles m'attendait au Port de Tête et portait un chandail *The Great Gatsby*. Je me suis ouvert le cœur, les mots, la correspondance, je me suis ouvert les jambes. Nous aimions les mêmes livres, nous parlions la même langue. J'aurais voulu lui dire que moi aussi je portais un chapeau et des bottes et lui étaler mon amour pour le whisky sans glace, mais je n'avais qu'un coton ouaté, un livre de survie en forêt qui montre à faire des nœuds et à construire des abris avec le sapinage. J'ai cuisiné des feux de camp, j'ai installé des draps partout sur les tables et sur les chaises.

Charles m'a joué un tour. Je m'attendais à ce que notre histoire me fasse du bien, que la princesse endormie se réveille.

J'ai attendu. C'était Noël chaque année.

Charles reviendrait et j'allais lui dire que j'en aimais un autre. Ce qu'ils disent dans la chanson : novembre est venu, les feuilles sont passées du vert au brun. Je t'ai attendu. Aujourd'hui je n'attends plus.

J'ai rencontré Bryan. J'ai su qu'il voulait partir en Asie et très vite, j'ai souhaité m'enfuir avec lui.

Objet : Partir

Charles, je t'avais dit qu'un jour, un garçon allait m'aimer et m'emmener jusqu'en Asie. Il fallait que j'aie jusqu'au bout de l'histoire. Je devais la vivre, qu'elle devienne plus grande que moi, pour que je puisse enfin écrire tout ce vide. Ma tristesse infinie n'avait pas de nom, mais pendant des années je lui en ai donné un : le tien.

Mon histoire avec Charles avait fait de moi une poète ou bien une Cheyenne. Je ne voulais absolument pas me dépendre d'elle.

Un prof de cégep m'a déjà dit qu'un bon poème contenait une prophétie et parvenait à nommer un phénomène ou un évènement qui se concrétiserait plus tard. Nerval mentionne, par exemple, le « Soleil noir de la mélancolie » dans *El Desdichado*. Pour ce prof, le poète articule l'existence des trous noirs, des corps célestes qui ne peuvent ni émettre ni réfléchir de la lumière. Sur le Web, on trace plutôt un parallèle entre le soleil noir et la dépression du poète, qui le mène au suicide.

« Je suis le Ténébreux, -le veuf- l'Inconsolé

Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie

Ma seule Étoile est morte, -et mon luth constellé

Porte le Soleil noir de la Mélancolie. »

Je pense souvent au soleil noir que je nomme l'entonnoir. Il symbolise l'extrême lucidité, celle qui paralyse, celle avec laquelle il n'y a plus rien à faire, plus rien à espérer. C'est l'inaccessible étoile qui meurt dans l'œuf. On représente parfois les fous avec un entonnoir posé sur la tête, à l'envers. Les fous sont trop lucides.

Les histoires qu'on se raconte empêchent l'entonnoir de nous aspirer. L'écrivaine Joan Didion le dit : « We tell ourselves stories in order to live. » Didion écrit qu'on veut croire aux princesses, croire que l'homme avec des bonbons conduira les enfants dans la mer, que la femme nue sur le bord de la fenêtre est suicidaire ou bien exhibitionniste ou bien demeurée. En arrangeant des images pour qu'elles forment des constellations, on fabrique des récits qui nous font tenir debout. Juste avant de fondre, le flocon de neige donne l'illusion d'un semblant d'ordre et d'harmonie.

On ne sort jamais indemne de ces histoires et lorsqu'on les traverse, elles nous jouent des tours. C'est qu'elles nous sont arrivées. Pas besoin de costume, de décor, ou de pistolet dans le tiroir. Inutile de tirer les ficelles d'une intrigue extraordinaire. Le personnage, c'est soi.

Le e-mail que j'ai envoyé à Charles parlait de termites. J'y racontais l'histoire d'un couple de naufragés qui survivaient en mangeant des algues et des anguilles. Ils vivaient dans une grotte et se miraient à longueur d'année dans une source d'eau souterraine. Pas d'enfants, de famille ou de loyer. Ils n'avaient rien d'autre à faire que de regarder en arrière.

Je n'ai jamais fini d'écrire l'histoire parce qu'avant mon projet d'écriture, je voulais suivre des cours de géologie et connaître le nom de toutes les formations calcaires. Je voulais boire du whisky et me masturber, allumer des chandelles aromatiques qui sentent le linge frais lavé. Avant mon projet d'écriture, je n'arrêtais pas de relire mes vieux e-mails.

Objet : mon petit cerise little cherry

Always busy, I guess.

I have a postcard to come your way. Hope you are still at Christophe-Colomb.

How's your English boyfriend?

I have the Thai flavour at the moment.

Thai food. Thai beer. Thai girl.

Asia is definitely on the travel cards.

I am still a milkman.

xoDan

Objet: RE : Les aventures de Daphné la crotte de nez

J'aime les métaphores de gâteaux, les montagnes mauves et les voyages.

Objet : RE : Un autre e-mail où je t'envoie les paroles de White Flag

Ce n'est pas moi *White Flag*. Moi j'ai hissé mon drapeau blanc, baissé les bras. Comme tu peux voir, je t'écris pour te dire que tout est mort. Quand on a fait un exposé oral sur la patate douce au secondaire, tu ne pouvais pas savoir que j'avais des vers dans le cul. Maintenant tu le sais et c'est tant mieux parce que je ne suis pas Dido. Je voulais juste que tu le saches.

Il y a longtemps, j'ai envoyé un e-mail à Charles qui parlait de termites. Si, à en croire mon prof de cégep, un bon poème est prémonitoire, ce devait en être un. Il s'est concrétisé deux ans plus tard.

Les termites étaient dans mon appartement, à Taipei. Bryan avait remarqué des petites larves par terre, dans la chambre d'amis. Tout a pris un tournant inattendu quand on s'est rendu compte que de la poussière vivante tombait du plafond. Les larves sortaient de petits trous grugés dans les moulures de bois.

J'avais trouvé dans nos armoires des tonnes de vestiges : des livres, un tapis de yoga, des décorations de Noël et de l'équipement de camping. Maintenant, il y avait les larves. À cause des termites formosiens, qu'on appelle aussi des super-termites, vu la taille de leurs colonies et leur capacité à consommer du bois à un rythme infernal, l'appartement que je louais allait s'effondrer.

« Charles, il va y avoir, pressée quelque part sur ton cœur, l'image d'une maison en bois, rongée par les termites et les faux souvenirs. »

Bien vite, les tunnels des termites ont atteint le corridor qui menait à ma chambre. Averti, notre propriétaire nous a donné une canette de poison qu'il fallait pulvériser dans les trous. Les larves en sortaient aussitôt et mouraient asphyxiées. La canette ne tuait pas le problème. On ne savait d'ailleurs pas trop ce qu'on avait pulvérisé dans l'air pendant une semaine. Ça sentait âcre et sucré, les instructions sur l'étiquette étaient en mandarin. Chaque jour, les tunnels se rallongeaient, le réel perçait nos murs. Le propriétaire, sommé de faire quelque chose –n'importe quoi– a appelé les exterminateurs. Ils sont arrivés.

C'était une femme et un homme, avec la moitié du corps décoloré.

« Mais un jour, la couleur change » et les exterminateurs le savaient. Je l'ai vu dans leur face dépigmentée, toute fuckée, qui portait la marque des produits chimiques qu'ils traînaient dans des bidons accrochés à leur dos. Chacune des exterminations auxquelles ils avaient participé avait marqué leur corps. Devant leur peau décolorée, j'ai perdu ma salive.

Et si moi aussi je me décolorais? J'ai peur du moment où je perdrai ma couleur, où la signification que je donne aux choses s'enfuira. J'aurai beau vider ma sacoche, il n'y aura pas d'explication, juste une poupée que mon père m'a ramenée du Sud et un porte-clés des chutes Niagara.

Les exterminateurs ont défait le plafond et pulvérisé un liquide blanc. Ça leur a pris deux jours, une vraie tâche de géant. J'étais revenue le lundi chercher des robes et, quand j'ai ouvert la porte, des pans d'un mur étaient arrachés et un morceau de plafond pendait. En empoignant mon sac plein de robes, une coulisse d'insecticide est tombée sur mes seins. J'ai capoté.

Bryan m'a regardée sans comprendre.

« You are fucking crazy. »

Je n'étais plus sa princesse, j'étais fucking crazy. J'avais des vers dans le cul, dans la tête et dans le cœur.

Si on soulève ma peau, on verra ce qui se cache en dessous : des vers.

Instrumental

Depuis toute jeune, je baisse mes pantalons trente fois pas jour. Trente fois par jour, j'essaie de traquer les vers que je sens grouiller dans mon cul avec une lampe de poche. Un TOC, c'est maintenant écrit dans mon dossier médical. Souvent, je ne vois rien. En fait, je n'ai jamais rien vu.

Quand Charles est parti, les parasites me ramenaient à moi-même comme une paire de claques. La nuit, je les sentais migrer vers mon cul pour déposer leurs œufs, de 10 à 20 000 preuves que je n'étais pas son personnage. Ma pantoufle de Cendrillon ne faisait pas. Le verre est transparent et ne peut cacher les failles. À la moindre aspérité, il éclate.

Adolescente, j'ai attrapé la maladie honteuse des petits enfants qui jouent dans les carrés de sable. Elle s'incruste sous leurs ongles qu'ils portent à leur bouche.

Pour me guérir, une chamane a posé des pierres sur mon corps. « Tu as quelque chose aux reins. » J'étais étendue sur une table, avec une couverture de laine pour réchauffer je ne sais plus trop quoi. Elle a dit : « Le rein est en forme de fœtus. Pour te débarrasser des vers qui te mangent l'intérieur, il faut faire le deuil de ta mère. » J'ai voulu éclater de rire, mais j'ai éclaté d'autre chose. Des larmes sont sorties.

12:44

purgation : définition de purgation et synonymes de purgation (français)

dictionnaire.sensagent.com

12:42

Oxyurose — Wikipédia

fr.wikipedia.org

12:39

Pyrantel pamoate: Indications, Side Effects, Warnings - Drugs.com

www.drugs.com

12:37

Les enfants et les oxyures | Hopital de Montreal pour enfants

www.hopitalpourenfants.com

12:36

médicaments contre les oxyures - Google Search

www.google.ca

Aujourd'hui, j'ai l'âge que ma mère avait à l'époque où elle me tenait par la main chaque soir en me faisant répéter qu'un jour elle serait une artiste célèbre. Je suis saoule. Je regarde les noirs et blancs de Francesca Woodman.

[untitled], [untitled] et encore [untitled]

La plupart de ses photos n'ont ni date ni titre. On y voit les corps de jeunes femmes nues qui s'enroulent sur eux-mêmes, des reptiles dans des bols de plastique. Le temps d'exposition a fait fusionner la peau des femmes avec les murs sales.

Je suis comme elles. Devant la caméra, je pense toujours à la mort.

Ma mère n'a jamais fumé comme moi sur le balcon, n'a jamais bu comme moi hier et aujourd'hui. Effacer mes deux noms de famille n'a jamais été accidentel. Je suis une enfant de chienne, une enfant de la mélancolie. Je veux tout engourdir.

Pourtant, comme ma mère qui s'est déclarée morte, moi aussi je me glisse dans la peau d'un personnage. J'apprends à mourir cent fois à l'écran. Je regarde le générique, en tentant d'y apercevoir mon nom.

Ni mort ni tout à fait vivant, on échoue parfois dans des endroits où rien ne bouge. Ce sont des entre-deux qui s'étirent à l'infini, comme une grotte avec des stalactites et un globe en verre avec de la neige dedans. Avant la mort, il y a l'Asie.

J'étais peut-être partie à Taipei avec Bryan pour essayer de me filtrer, de couper quelque chose comme un fil, le cycle de ma contamination. Quand ça pique, je me gratte, les œufs s'incrument sous mes ongles et je les porte à ma bouche. Je me contamine encore une fois.

J'avais des kystes qui me poussaient dans les yeux et entre les jambes. Je toussais tellement que des muscles apparaissaient. Le docteur taïwanais m'avait demandé si j'étais déprimée.

J'ai passé des rayons x, fait mon jogging, essayé d'avoir des projets et d'aimer ma solitude, mais ma solitude tremblait et ressemblait à quelque chose qui perdait l'équilibre. Elle s'endormait au vin rouge ou ne s'endormait pas du tout. Je voulais fuir l'entonnoir et ne réussissais qu'à le retrouver.

Où fallait-il s'en aller?

Dans un clip d'Alanis Morissette, la chanteuse conduit une auto pendant que son amie fofolle sort son cul par la fenêtre pour la faire rire. Il faut rire pour ne voir que la route et oublier l'insignifiance de notre destination.

15:56

Alanis Morissette - Ironic (OFFICIAL VIDEO) - YouTube

www.youtube.com

15:56

Jean Leloup - Je suis parti II (paroles) - YouTube

www.youtube.com

15:55

j'ai erré et voyagé - Google Search

www.google.ca

J'ai grimpé des montagnes, j'ai sorti les poubelles, j'ai vu des araignées. J'ai pris de l'ecstasy, c'était de la bonne, mais le lendemain j'étais grise et j'en voulais aux autres d'être capables de bonheur sans conséquence.

Ça fait une heure que je regarde des photos de momies sur Internet, des photos d'Eva Perón embaumée puis réembaumée, le nez et les pieds cassés. Un TED talk me somme de m'aimer, d'accepter mes imperfections, mes points noirs. Il ne faut jamais cesser d'avoir des rêves. On ne parle pas des petits vers qui me grugeront la face, le cerveau, quand mon cœur s'arrêtera de battre. À quoi m'auront servi les voyages lorsque je n'aurai plus de face?

Je suis partie aussi loin que l'Asie pour retrouver le sentiment d'exister. Il était peut-être derrière la cascade, le singe, le corail ou le poisson-clown. J'ai fait mes devoirs, mes travaux de fin de session. C'était écrit sur les posters « les voyages forment la jeunesse » et c'était nous la jeunesse, le bois vert, et cetera.

Feu de Bengale, restaurant, facture. Peu importe où j'étais, quelque chose pourrissait dans mon ventre.

Presque décomposée, même pas encore née, je voulais aussi ma pierre tombale.

À Taipei, j'ai connu un couple d'expatriés qui s'enfermait toute la journée dans sa chambre. La fille étudiait l'architecture, mais je ne la voyais jamais faire ses devoirs. Je ne faisais que l'entendre rire à travers la porte. Un jour, les deux amoureux ont quitté leur chambre.

Moi aussi j'ai déménagé. Une fois encore, j'ai dû tout plier et mettre mes robes dans des sacs. On n'a le temps de rien faire quand on vit sa vie. À peine le temps de grimper une montagne, de se brosser les dents et de sortir les poubelles.

Le camion à ordures passait chaque soir à la même heure en faisant jouer à tue-tête une mauvaise version de *La lettre à Élise* de Beethoven pour alerter les gens de sa présence. Les ordures ne touchaient jamais le sol. Elles passaient directement du domicile au camion. Averti par la musique, tout le quartier se retrouvait dans la rue, réuni sous une même odeur, une même chanson.

À Berlin, Paris, Londres ou Taipei, à un moment donné, j'aurai du vide jusque dans les yeux. J'ai parcouru des milliers de kilomètres pour venir déprimer dans des endroits différents. Vivement l'avion, le voyage, l'hôtel. Mais, c'est partout pareil.

À 20 ans, mon ivresse pesante me faisait fumer pour la première fois, tourner autour d'un poteau en m'imaginant avec des gants blancs. Voyager ou bien coucher avec les gars, c'était pour le carpe diem.

Mon amie Camille a vomi sur mon divan IKEA en disant qu'elle se sentait bien, mais juste un peu fatiguée. Elle a taché mon appart au complet avec tout ce qui est sorti d'elle, un vin rouge mal digéré.

Oh you will never win, chante Bessie Smith. You will never win. Je mesurais l'étendue de ses paroles sur mon balcon, entre deux Macdonald Spéciale.

Dans le temps, ça me prenait juste une Smirnoff Ice pour me sentir inspirée. I don't want no porkchop, just give me gin instead. L'entonnoir avait commencé à m'aspirer. Je pensais peut-être qu'il fallait que j'aille au bout de ce vide-là. Qu'est-ce qui m'avalait? Je ne le sais pas. Si j'avais su, j'aurais patché le trou. Le problème du vide, c'est qu'il naît dans un espace trop grand pour être exploré.

Aujourd'hui je me traîne encore sur le plancher. Je voudrais prendre mon abjection en photo. Elle est tellement pittoresque.

Un jour en Thaïlande, il n'y a plus eu de photo à prendre. Marie et moi, on n'aimait pas les animaux, mais on était arrivées dans un zoo désert avec des cages et des enclos vides. On avait dû demander notre chemin au moins quatre fois et traverser un grand boulevard décoré avec des photos de la reine, couronnée de fleurs fuchsia. Avec ses rois et ses princesses, le passé avait l'air d'un joujou précieux. C'est parce qu'on n'y avait pas accès.

J'avais envoyé une carte postale à Jeff. Avec un paysage de montagne. « Here, I meditate constantly. »

On pouvait bien être belles et mettre des fleurs dans nos cheveux, qui allait en profiter? Même pas nous. En errant dans le zoo fantôme, j'avais remarqué un petit singe empaillé et poussiéreux qui traînait par terre. On avait dû le retirer de son présentoir le temps d'un nettoyage. C'est la seule photo que j'ai prise.

Spectatrice, toujours un peu empaillée, je me déplaçais à travers mon propre musée, le temps d'épousseter mon promontoire.

Ce n'était pas mon dernier zoo.

– I asked her for a blowjob. But she kept asking if that's what I had really said, so I kept saying yes. Man, it was ridiculous...I was no longer hard.

Keke était venu m'aider à déménager les sacs de poubelles qui traînaient encore dans l'appartement après l'extermination.

– But don't you think she looks funny?

Il parlait à Bryan de la dernière Taïwanaise qu'il avait séduite, celle avec une face ronde et de très petites jambes. Je me rappelais l'avoir vue au Roxy 99. Elle avait l'air d'un caillou qu'on ramasse en pensant qu'il a une couleur unique, mais qu'on abandonne cinq minutes plus tard parce qu'une fois séché, il est juste brun foncé.

Keke disait que les Taïwanaises n'étaient pas des vraies filles, mais des demies. On les mesure, on les découpe et on les consomme en portions. Bryan devait trouver ce genre de fractions là normales. Il n'avait rien dit pour le contredire. Moi non plus. J'avais l'impression que j'allais devenir la demie de quelque chose.

Plus tôt dans la journée, j'avais visité un zoo avec Bryan. On s'était rendus à l'attraction la plus populaire, une structure en colimaçon qui abritait des pandas, cadeaux du gouvernement chinois. Depuis la dynastie Tang, la Chine a l'habitude d'offrir des pandas géants pour entamer ses relations diplomatiques. Wikipédia appelle ça la diplomatie du panda.

Ces pandas-là sont comme les mots qu'on s'était échangés. On était prêts à se servir de la moindre phrase comme d'une arme, pour prouver à l'autre qu'il avait failli. Qui n'avait pas été gentil? Qui avait donné un panda de trop?

– Quand tu m'as dit que tu m'aimais, qu'est-ce que tu voulais dire?

– Je l'ai écrit dans un e-mail.

« C'est quand on a le cœur brisé qu'il est facile d'en briser d'autres. »

Les mots utilisés à tort et à travers par des gens abîmés ne veulent plus rien dire. L'amour, c'est quoi ça. Je tiens le verbe « aimer » au creux de ma paume et il ressemble à une personne qui a le hoquet. Il faudrait qu'elle retienne son souffle et compte jusqu'à dix, cale un verre d'eau, une cuillère appuyée sur son front. Quand j'ai dit que je t'aimais, c'est que je ne savais pas quoi dire.

J'étais revenue du zoo complètement déprimée. Je me rappelle ce qu'on avait vu : un immense gorille assis à deux pouces de la vitre en plexiglas, trois fois grand comme tous ceux qui le prenaient en photo. Il nous avait dévisagés en soupirant.

Keke nous parlait de son blowjob et, l'estomac retourné à la vue du gorille, on avait essayé de lui expliquer le dégoût qu'on avait ressenti pour nous-mêmes, dans un zoo plein de papillons.

Il n'allait pas y avoir de statuts Facebook. Des photos de flamants roses oui, des chicanes et des assiettes pétées peut-être. Ce jour-là, entre deux pandas et une crème glacée, on avait cessé de se trouver beaux.

Objet : RE : Je t'aime

Ne me dis pas « je t'aime », je ne sais pas ce que ça veut dire. Ma grand-mère est morte et je ne pense même plus à elle. Julien est mort en novembre dernier et c'est tout. Ne m'aime jamais. Arrête de m'aimer, c'est comme de la glu, ça colle.

Je veux dire « je t'aime » et des millions de prénoms se bousculent dans ma bouche, je dis Noah, Will, Antoine, Nathan, François, Bryan ou bien Charles. Ils s'enfuient au pas de course et me laissent avec le mien. Je le répète en boucle comme un bouledogue enragé : Daphné, Daphné, Daphné. Normal que je ne sois pas capable d'aimer, c'est juste mon nom que je reproduis tout le temps. Même quand je retourne en arrière, c'est moi que je vais chercher.

À Taipei, sur une étagère pleine de livres, j'ai trouvé un exemplaire de *How to Win Friends & Influence People*, un livre de croissance personnelle publié pour la première fois en 1936. C'est bourré de paroles de Confucius. J'y lis que le désir d'être important sustente le genre humain.

« It is this desire that lures many boys and girls into joining gangs and engaging in criminal activities », (surligné en turquoise dans mon livre).

La compagnie de téléphone de New York a fait enquête pour savoir quel mot était le plus souvent utilisé lors des conversations téléphoniques. C'est « je » qui l'emporte, « je » 3900 fois au sein de 500 conversations.

PRINCIPLE THREE

Remember that a person's name is to that person the sweetest and most important sound in any language

Quand je suis partie enseigner l'anglais à Taipei, j'ai enlevé l'accent aigu sur le « e » final de mon prénom et je me suis fait passer pour une anglophone. Je suis devenue Teacher Daphne. Là-bas, je n'avais qu'à sortir mes yeux bleus pour qu'on s'incline et qu'on m'offre un parapluie quand il pleuvait.

À Taipei, tout le monde changeait de nom. Mon ami Yu Yung-Cheng m'avait expliqué que son nom de famille voulait dire « rivière », que Yung-Cheng signifiait « haut dignitaire respecté ». Quand il me parlait, il devenait Jake. À l'école, les enfants s'inventaient aussi une langue. Eggo, Kiwi, Apple, Momo, Diner, what day is today?

La première fois que j'ai donné un cours, j'ai tracé mon arbre généalogique au tableau. J'ai changé le nom de mes grands-mères yes-no-toaster. J'ai choisi Penny pour Ghislaine et Gisèle est devenue Jane. C'était my lesson one, unit four : « A Family Tree ».

any place is better/ starting from zero/ got nothing to lose

Lorsqu'on est au volant d'un *Fast Car* et qu'on abandonne tout, on veut aussi laisser son nom derrière. Dragon avait voulu changer son nom pour Pierre. Quand je l'ai connu, il était concierge au club de tennis où je travaillais. Il savait que j'écrivais et venait me raconter toutes ses histoires pour que j'écrive un livre sur lui. Il voulait faire de sa vie une œuvre d'art.

you and I can both get a job/ find out what it means to be living

C'était tous les jours la même histoire, la lessive, les poubelles, les portes qu'on ouvre et qu'on barre.

Je me suis appelée la limace, l'enfant de chienne, la petite pute. À Taipei, j'avais beau vouloir m'extraire de mes noms de famille, je revenais sans cesse vers eux. Vers ma mère, surtout. J'avais pris l'habitude de la skyper chaque semaine. Je voulais qu'elle me voie adulte, me détacher de tout, à des kilomètres d'elle.

J'étais partie à Taïwan, l'île qui est belle. C'est écrit sur Wikipédia, « un gros confetti jeté dans le Pacifique », si belle que même les gens de Wikipédia font ça beau, ils utilisent des métaphores. En 1542, des Portugais se sont exclamés : « Ilha formosa! » Avant de dire Taïwan, on disait bluetiful. J'ai traversé l'île en vélo, à pieds, en scooter, la main dans la main de quelqu'un d'autre.

Au parc national de Taroko, j'ai vu des crevasses remplies d'eau bleue, d'immenses ravins qu'une rivière a creusés dans le marbre et le jade, 200 millions d'années de roches toutes blanches. J'ai mangé des sandwichs dans un sanctuaire sacré.

À l'intérieur du sanctuaire, il y a un monument à la mémoire des centaines de gens qui ont péri en construisant l'autoroute qui serpente le parc national. Une rivière de sang a coulé dans les gorges, des éclats de cerveau ont déboulé des ravins et se sont mélangés au marbre.

Aujourd'hui, je mange des œufs avec Thom et il me dit « Mon Dieu que la vie est belle. » Lui est amoureux, mais tellement amoureux que j'ai l'impression qu'il tombe, qu'il s'est lancé d'un pont dans une des gorges de Taroko. Moi je ne tombe plus pour personne, je fais juste me relever.

En revenant du brunch avec Thom, ma voisine m'a craché dessus et je n'ai rien dit. À 25 ans, avec un chapeau et des bottes, je ne suis même pas capable de stand up for my rights comme Bob Marley, et de répliquer du tac au tac. Quand les insultes se font un chemin dans ma tête, il est toujours trop tard. Ce que je fais, c'est la vaisselle ou partir la bouilloire et l'oublier sur le rond. Quand la tempête est là, je ne la reconnais même pas. Elle porte un masque et un costume de lapin. Ça me prend des jours ou des années avant que je comprenne pourquoi ça se nouait en moi, pourquoi ça faisait si mal. Ça me prend des jours ou des années avant de comprendre que la tempête était une tempête et il est toujours trop tard pour dire fuck you.

Quelque chose de fragile comme un brin d'herbe ou un bateau sculpté dans le noyau d'une olive est tombé dans ma gorge.

Le bateau a été sculpté en 1737. Je l'ai vu au National Palace Museum. À l'intérieur du bateau, un sculpteur a sculpté huit personnages, huit petites vies, des qualités, des défauts, des quêtes et des éléments déclencheurs. Tout ça dans un noyau.

Sur la partie inférieure du noyau, il y a un poème chinois de Su Shi, l'*Ode à la falaise rouge*. Le poète était en exil quand il l'a composé. Il s'était fait démettre de ses fonctions au gouvernement et en avait profité pour visiter une vieille falaise et écrire sur la bravoure des héros qui s'y étaient battus des siècles avant lui, sur le sang qui y avait coulé. Ces choses s'enfuient sans qu'on ait le temps de les saisir.

Tchin tchin!

Le vin qui coule aide à comprendre la complexité des falaises et du sang, mais il n'y a pas de bravoure dans ma tête, juste des photos.

Su Shi a écrit qu'il traversait l'univers sur le dos d'une petite feuille d'arbre. Il a demandé à son ami : « Do you my friend really understand water and moonlight? » Moi, j'essaie de trouver la traduction de sa deuxième rhapsodie sur Google. J'écris un statut qui me vaut beaucoup de likes. Je me masturbe en regardant une orgie de lesbiennes.

Objet : RE : aucun

Su Shi, je ne comprends pas l'infiniment grand ni l'infiniment petit. Je veux seulement me faire plaisir et hanter tous mes ex, je veux qu'ils ne soient jamais capables de m'oublier. Je suis Lana del Rey qui vit dans un vidéoclip, je suis une chanteuse populaire et j'ai du vin d'été, des cerises et des fraises pour tout le monde.

Je ne me rappelle plus du nom des rivières, je ne me rappelle plus du nom des batailles, je sais juste que battle = blood. Les gens qui meurent, pas besoin de savoir pourquoi, on comprend la tragédie : ils sont morts.

Thom m'a dit qu'il écrivait un poème lyrique sur la ville de Hull, qu'il était rendu à 40 pages. Je l'imagine le réciter, ce va être sensationnel. Je le connais, ça ressemblera à une érection et à une éjaculation en même temps, à un Viking avec un casque et des cornes.

Je préfère peut-être le noyau d'une olive. C'est tellement petit que ça passe inaperçu, c'est comme un mot doux dans une boîte à lunch. Ce sont des heures et des heures de travail pour arriver à faire un petit nœud, une boucle avec des lacets. Ma mère me disait que l'écureuil tourne autour de l'arbre et se cache en dessous et j'étais fière de savoir attacher mes lacets toute seule. Les gens s'avancent jusqu'au micro et gesticulent, font frissonner une foule qui ne demande pas mieux. C'est plein de mots magnifiques. Les énumérations fonctionnent à tout coup, créent un rythme qui s'aligne avec le battement du cœur et la vibration des atomes. Les gens disent « génie! ». Ils se font une idée du génie et c'est pour eux un homme qui gesticule et qui fait battre leur cœur en lisant un poème de 40 pages. Pourtant des fois, il ne faut dire que quatre mots, il faut dire : te quitter, trop difficile.

Ma classe de garderie s'était mise à parler avec un accent québécois. Dans la classe 3B le soir, je les assommais avec un autre « repeat after me ». À Taipei, on n'apprenait pas à faire d'erreur. J'avais 21 Québécois aux yeux bridés et ensemble, on essayait de dire « drawer », un mot qui sonnait comme de la bouette. Personne là-bas, pas même moi, n'avait les bons muscles de langue pour le prononcer correctement. « Repeat after me : Drawer. »

Mes heures dans le métro me servaient à faire des exercices de prononciation. How much wood would a woodchuck chuck, if a woodchuck could chuck wood?

L'Amérique est en Asie, l'arbre est dans ses feuilles et l'oiseau est dans l'oeuf. J'aurais voulu dire à mes élèves que l'Amérique, c'était comme chanter fort dans son auto, pendant que sa meilleure amie sort son cul par la fenêtre. Je n'ai rien dit.

Sur YouTube, Alanis Morissette trouve une mouche noire dans son verre de chardonnay, et mille cuillères quand elle avait besoin d'un couteau. Je voudrais parler d'un échec plus grand, de la mort dans un sac à dos, d'une noirceur tellement sombre que lorsqu'on la traverse, quelque chose change.

Au Nouvel An chinois, on m'a donné des feux d'artifice. C'était peut-être une manière de souligner le temps qui passe, faute de saisons. À ma fête, moi aussi j'allume et je souffle sur des chandelles.

Je ne pouvais jamais m'arrêter de boire, de dire bonne année à tout le monde, de faire yeahhhh avec la bouche, peaceeee avec les doigts. Pourtant, je ne changeais rien au cosmos avec mes petites déflagrations. J'avais juste l'impression de polluer un peu plus la plage.

Si tout se passait en une journée ou en des millions d'années, ça ne faisait aucune différence. J'avais l'impression que Taipei figeait les choses. On était pris dans notre globe de verre avec de la neige dedans. Quand je l'agitais, la neige tombait, et c'était encore Noël.

Un soir de drogue, en revenant d'un bar à Taipei, on s'est arrêté dans un restaurant pour manger des cochonneries. Sur la table, à côté de la sauce soya, un poisson bêta nageait sur le dos dans un vieux Tupperware.

Beth l'a regardé: « What a life! »

J'étais sur mon down de MD.

Mon père a étudié en photo, à l'époque où on développait les images dans des chambres noires. Aujourd'hui, il est saoul, répète qu'il va gagner le concours du meilleur photographe de Montréal.

Il ne prend jamais de photo.

Il ressemble à tous ces expats que j'ai côtoyés à Taipei. Je savais que je partirais un jour et que tous ceux que j'y connaissais resteraient plantés dans leur sable mouvant.

Ils me parlaient de la vie qu'ils avaient laissée derrière eux. Le sport, les diplômes, les blondes, tout se bousculait dans leur passé. À Taipei, ils avaient tous pesé sur pause, ce n'était jamais la « vraie » vie.

Je naviguais comme eux dans cette zone tampon, incapable d'admettre que j'avais toujours voulu écrire et ne jamais rien faire d'autre.

J'ai repassé sur les mêmes traits d'encre. J'ai fait des choses banales, j'ai mangé des légumes verts.

Girls just wanna have fun – même pas vrai.

Le poète CA CONRAD dit « act like a painted heart, not like a painting of a heart » et je cherchais à m'extraire de l'image, de la chanson.

À Taïwan, les gorges de marbre étaient comme des peintures. Je me regardais les regarder, ne mesurais plus l'espace entre moi et les falaises. J'avais perdu mon échelle de grandeurs au même endroit que la bouteille d'eau du compartiment à gants.

Avec le vin, j'ai cristallisé mon ennui, je l'ai rendu beau et dramatique. Ce soir, je suis encore obsédée par un vieux e-mail, de la musique triste en background. « I don't blame you » dit Cat Power. J'ai passé ma soirée à lire des livres de femmes qui parlent de deuil.

Je google quatre fois –quatre fois de suite– ma compatibilité astrologique avec la terre entière.

Défaite comme un tas de linge sale, je suis à l'autre bout du lit avec assez d'énergie pour faire une sieste et m'acheter un autre paquet de cigarettes.

Mon amie taïwanaise Liting est partie étudier un an à Montréal. À son party de départ, il n'y a pas eu de confetti, mais des salutations de gens fatigués qui se côtoient à longueur de journée, s'empruntent des livres et des citations pour des dissertations universitaires : le département d'histoire de l'art au grand complet.

On m'a présentée à beaucoup de gens. J'ai répété les noms une seule fois et je les ai oubliés. Je ne parlais pas mandarin, alors je mangeais. La bouche pleine, je me croyais en sécurité. On m'a présentée à quelqu'un d'autre.

– Would you like some whisky?

J'ai su qu'il ne s'adressait pas vraiment à moi, mais à mes yeux bleus qui faisaient rêver d'Amérique, parlaient de cowboys et de rivières. Comment lui dire que je n'avais rien à voir avec ça?

– No thanks.

J'ai regardé mon écran de cellulaire. Toujours rien. Le gars disait qu'il avait vécu au Texas et ses yeux ont pétillé quand il m'a demandé :

– Do you like margaritas?

– Yes I love margaritas, or anything with tequila. But why?

– Because when I lived in Texas, it was very close to the Mexican border, and a lot of Mexicans drink margaritas.

– Really?

Les Taïwannais qui revenaient de l'Angleterre commandaient de la Guinness et parlaient avec l'accent britannique. Lui, il me parlait de frontières et de margaritas. Je ne voulais rien conserver de cette soirée-là, même pas une odeur, même pas un son. Pourtant, j'ai dit :

– Let's take a picture.

et

– Oh no! I look so ugly. Let's take another one!

Chaque personne a dû mettre une coiffe en papier et réciter un discours d'adieu destiné à Liting. Une partie d'elle s'en allait mourir au Canada et il fallait déjà en rendre compte, à travers des adieux maladroits. La première personne à mettre la coiffe lui a dit: « J'espère que tu vas rencontrer beaucoup de gentlemen. » C'est ce que m'a traduit Shaïna, comme forcée par sa courtoisie et sa langue française à me faire une traduction simultanée. J'attendais le discours de Jake.

Jake a mis la couronne de papier et tout le monde s'est tu. Il a dit quelque chose en mandarin et j'ai demandé à Shaïna :

– Qu'est-ce qu'il a dit?

– Il a dit que Liting était une fille innocente et que son innocence allait la sauver. Les innocents sont heureux.

J'ai demandé à Jake:

– What did you say?

– I said she will be blessed.

Jake a braqué son appareil photo sur Liting, le sourire plein de dents.

– I wanna see her cry, I'm waiting for the perfect picture.

Gmail. Je regarde les photos que Jake a jointes sous le titre « Fatter or Better ». C'est moi et Liting sur le divan après la fête, à l'heure où les invités ont déserté. Elle, effondrée, ne répétait qu'une seule chose:

– I drank my last whisky way too fast.

Les yeux fermés, elle répondait à mes questions par des grognements, ne ramassait plus sa robe sur ses genoux.

– I drank it too fast. Too fast.

J'avais regardé mon écran de cellulaire, relu plusieurs fois les mêmes vieux messages de Bryan. Mon écran était vide de ses mots doux. Je lui avais texté : « When is Morgan getting married? Where? ». Je l'avais senti froid. « Yes bring comfortable shoes for hiking. She will get married on my birthday. »

Jake m'avait dit qu'il aimait beaucoup le mobilier et je crois qu'il avait utilisé le mot « cosy ». Il avait sorti son appareil photo.

Sous le clic clic de la caméra, Liting s'était vue déplacée du divan à la chaise de bois jusqu'au tabouret. Jake n'arrêtait pas d'éructer « That's Picasso! » et Liting, les yeux fermés, me laissait manipuler son corps désarticulé que je figeais dans des poses appropriées.

– It's the whisky, I drank it too fast.

Bientôt, elle allait être au Canada et plus jamais sous le regard de Jake, qui avait l'objectif braqué sur nos belles robes. Alors j'avais dit :

– I look too fat on that one, do it again.

et

– Ça va Liting?

– Oui, le whisky j'ai bu trop vite, beaucoup trop vite.

J'avais regardé mon écran de cellulaire une dernière fois et deviné ce qui se dessinait dans les silences de Bryan. Sur les photos où je n'apparaîtrais plus, il souriait déjà.

Marie m'a parlé de sa cousine tuée sous une avalanche de neige. La mort est advenue de façon si absurde qu'il est impossible de ressentir quoi que ce soit. Je m'imagine parfois dans une voiture, foncer à toute allure sur une route sans fin. J'écrase un chat, un chevreuil et une vieille dame. Je ne ressens rien.

L'amooour, c'est quoi ça.

On court toute notre vie après un mot trop gros pour se faire attraper. Il est si gros qu'il ne fait que nous tomber des bras. Je préfère regarder s'enfuir les ballons jusqu'au fin fond du ciel plutôt que d'en avoir un attaché autour du poignet. C'est doux de suivre la trajectoire des choses qui partent.

J'allais revenir à Montréal sans Bryan.

Dear parents,

We had fun going to IKEA last week, looking at all the furniture. Most students knew the store from having been there before. This week, we learned a new game called « Hide-and-Seek ».

J'ai tout montré à mes élèves en pointant du doigt; le frigo rempli d'aliments que personne ne mange, les cadeaux et les chansons à longueur d'année. Je n'aurais jamais cru visiter un IKEA comme un musée, mais voilà, c'est fait, c'est dit : voici the table, the chairs, the bed.

This week the sentence pattern is :

What don't you have?

I don't have a _____.

Why not?

Because I broke it/lost it/can't find it.

Je pense au vomis dans les bols et aux « no Chinese » que là-bas on lance comme des grenades. J'aurais voulu dire à mes élèves comment faire pousser des cristaux. J'ai montré aux Grizzly Bears ce que ça voulait dire d'être seule.

All you need is love, dit la sculpture. Je marchais sur mes coudes avec plus ou moins de maquillage, des poèmes collés partout où il y avait des craques. Show me the meaning of being lonely, je n'enseignais rien qui vaille. Je n'ai fait que mentir. J'étais le colonialisme avec un chandail de chat et they will never see me again. Les Grizzly Bears m'ont dit « see you tomorrow » et j'ai dévalé les escaliers sans jamais me retourner. Dans mon monde IKEA, il n'allait plus y avoir de tomorrow, mais mille nouveaux lits, mille nouveaux verres et mille nouveaux départs.

J'étais éteinte, déjà partie, un paquet de plumes, un pigeon unijambiste. J'avais l'air de la flûte de champagne vide sur les tables sales et désertées.

J'habitais sur la rue quatre, appartement quatre, au quatrième étage. À Taipei, tout le monde a peur du chiffre quatre. Prononcé en mandarin, il ressemble trop au mot « mort ».

Pendant mon party d'adieu, une fille que je ne connaissais pas m'a pleuré dans les bras et une baguette de pain a pris feu. J'étais sûre d'une chose : c'était la faute du chiffre quatre. Don't worry. Je pleurais et « Don't worry », me disait Bryan. Je ne le reverrais plus jamais.

Un soir, il y a eu la Lune. C'est la même Lune pour tout le monde. Elle me lisait des poèmes de Sharon Olds.

J'avais trouvé son livre à la librairie Eslite de Xinyi. À 53 ans, elle parlait à ses seins comme à des sirènes qui n'avaient pas encore compris la nouvelle : le marin était parti. Ses boules, c'étaient two dumb creatures qui ignoraient que tout avait une fin, qu'elles allaient aussi mourir un jour. Je n'étais plus seule à insulter mes seins, ma peau, mon poil de nombril. Il y avait aussi Sharon Olds.

Jake m'a reconduite à l'aéroport. Il portait un complet, une cravate et des souliers vernis qui brillaient de s'être fait polir la journée même. L'autoroute taïwanaise m'a fait penser au pont Champlain, avec dans la nuit sa succession de bâtiments et de lumières.

Liting m'a téléphoné de Montréal.

-I can't believe you're leaving Taipei too.

–the End-, le générique.

À Taïwan, au Butterfly Kingdom, il y a beaucoup de papillons. Peut-être même 400 espèces qui papillonnent en silence.

Ça se sent partout, ça se voit dans le miroir : j'ai peur des papillons.

Un deuil (une mort, une séparation ou un départ) peut provoquer la lépidophobie. C'est ce que je lis sur Internet.

En me pliant en boule dans mon lit, je réussis à créer un semblant de plein, le ronronnement du frigidaire en berceuse. Tous les petits mouvements du quotidien m'aident à reprendre pied.

Je déménage chez des inconnues et je m'achète un matelas que je pose sur le sol. À ces deux filles qui ne savent encore rien de moi, je dis mon nom, Cheyenne.

Il faudrait que j'écrive ce grand vide qui m'accueille dans ma chambre. Ma fenêtre donne sur un viaduc. Quelqu'un dit « zen », quelqu'un d'autre dit « épuré ».

Ma mère me suggère de trouver un homme pour m'entretenir, un sugar daddy, mais les hommes dont je tombe amoureux sont toujours fauchés. En peinant sans cesse la chenille devient un riche papillon et je veux travailler sans cesse. Je travaille tous les jours qui s'étirent et quand je rentre à la maison, je fume.

Souvent, je me parle à voix haute pour essayer de me convaincre. Je dis tout ce que je vais faire dans la journée par ordre d'apparition : me lever, faire la vaisselle, lire un article, arroser la plante, faire caca. Ça me donne une structure, une tendresse.

halloweeeen.docx

C'est l'Halloween. Je me suis déguisée en fille qui a bu deux bières. J'ai fait le plein de bonbons au Dollorama et je finis par tous les manger, personne n'est venu sonner. En me réveillant, je vois dans mon fil d'actualités qu'il y a eu un tremblement de terre à Taipei. Je m'imagine mourir.

Je suis saine et sauve, mais je voudrais qu'il m'arrive quelque chose. Qu'un morceau de pierre me tombe dessus.

Revenue à Montréal, dans une classe de la commission scolaire anglophone où j'enseigne une fois par semaine, j'écris au tableau : the verb « to die » in French, needs the auxiliary « to be ».

This week the sentence pattern is :

What don't you have?

I don't have a future.

Why not?

Because I lost it/ broke it /can't find it.

12:00

Lana del Rey – Born to Die (Mulberry Session) with Lyrics - YouTube

www.youtube.com

11:59

Lana del Rey LYRICS – Born To Die

www.azlyrics.com

11:59

take me to the finish line - Google Search

www.google.ca

Vers l'âge de 10 ans, j'ai tracé des personnages et une grotte. À côté du schéma, j'ai dessiné un têtard, une racine, des algues, une salamandre, une moule, du lichen et une anguille. J'ai dû me servir des illustrations du Larousse illustré. En haut à droite, il y a une petite cascade d'eau.

Dans la bande dessinée *Blankets*, une séquence de deux pages parle d'une grotte que deux frères découvrent dans un champ. Une vraie grotte, où on peut se tenir debout, avec des stalactites et une salamandre. Les frères sont tellement excités par leur découverte qu'ils y retournent le lendemain. À leur arrivée, la grotte a rétréci et ne ressemble plus qu'à un terrier de renard. Il est possible de ramper à l'intérieur, mais on ne peut pas y tenir debout. Le jour suivant, le terrier n'est plus qu'un trou. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que le trou disparaisse.

« It was spring, when everything was muddy and the earth was shifting shape. That's how we explained it then. Yeah. »

J'ai essayé de revenir en arrière, jusqu'à ce que le trou disparaisse.

Je me repasse encore la même histoire dans la tête, une histoire qui a existé sur du papier-calque avant d'exister dans un e-mail, avant d'exister partout, jusqu'à Taipei. Je n'ai pas été capable de faire disparaître le trou. C'est même plus gros qu'un trou, c'est un terrier de renard. C'est même plus gros que ça, c'est une grotte. Et je me tiens debout, à l'intérieur.

J'étudie en mélancolie, un capuccino à la main. Prise dans une bouette qui m'empêche de voir clair, d'écrire clair. Je remplace les verres que j'ai cassés par d'autres verres.

Cette chose qui m'a meurtrie, cet évènement que je n'ai pas su saisir, ce petit bonbon qui a fondu sur ma langue, je ne me souviens plus de sa saveur, mais je la crie sur tous les toits : ça goûtait les anges, ça goûtait les mangues. Ou plutôt : ça aurait pu goûter les anges, ça aurait pu goûter les mangues. Mais ça a fondu trop vite, sans que j'y goûte vraiment.

À l'épicerie, la fille ne me carte même plus, j'ai juste l'air de mon âge. Comme tout le monde, je pourris de l'intérieur et c'est rassurant.

« hello, it's me »

« hello, can you hear me? »

Je cherche le nom d'un gars dans ma tête.

Tous mes exs sont à Cuba et font de la plongée sous-marine. Ils regardent leur futur à travers leur masque de plongée : des limaces de mer de la couleur des couchers de soleil, de la mousse brillante, de la magie qui tient en équilibre dans l'eau. Tous mes exs tracent des cœurs dans le sable avec leurs doigts.

Ils ont leur brevet et se sont acheté des palmes, un dictionnaire anglais-français, une tasse de café Rilakuma. Ils se sont donné l'amour, la liberté de tout pouvoir effacer, de racler la petite végétation en dentelle des fonds sous-marins. Ils m'ont raclé avec une pelle, un paquebot immense, un filet meurtrier. Moi je suis la pollution, le mazout qui ne part pas.

Les rayons plombent à deux heures de l'après-midi dans mon appart et je le sais parce que j'y suis tout le temps. Samedi soir on sort, vendredi on fait l'amour, mardi on réfléchit. C'est tous les jours la même heure, l'heure de taper des mots dans un fichier Word.

J'ai reçu un massage profond à 88\$ et je m'attendais à ce que la massothérapeute remarque « Tu as beaucoup de nœuds », mais elle ne m'a rien dit du tout. Mon corps n'était qu'un autre corps et tout le monde a mal partout, c'est banal d'avoir un point dans le haut du dos. Je sortais du spa quand ma mère m'a texté « Tu vas voir, on commence à se sentir coupable à partir du jour où on a des enfants. » Mais je n'ai rien d'autre que moi-même et un massage à 88\$.

Il est quatre heures et je ne me suis pas encore brossé les dents.

Je me demande si penser à toutes mes coquilles brisées ne me distrait pas de ce qu'on appelle « la vie d'adulte ». Je ne veux pas voir l'abysse qui s'ouvre. J'écris contre ça.

Un soir sur le GHB, j'étais tellement high, j'avais de la misère à parler, à faire se succéder les lettres de l'alphabet pour faire des mots. J'avais tout oublié, même ma tristesse. Il n'y avait plus d'avant ni d'après, il n'y avait qu'un bar un peu vide où je m'amusais à plier des histoires. L'écureuil tourne autour de l'arbre et j'en fais une boucle, comme si je m'attachais les souliers. Je ne savais plus où me placer. Quoi dire. Sûrement rien. Quand on s'amuse à faire de la plongée sous-marine, à plier de l'espace-temps, on voit des limaces de mer, on ne voit rien d'autre, on ne veut pas sortir de l'eau.

Julien et moi, on calait des fioles de GHB avec de la bière au salon Daomé. Je disais à tout le monde que j'étais professeure, enseignante. J'essayais de me convaincre de mon titre, de mon étiquette collante pas collante, un scratch and sniff douteux. Quelqu'un me disait qu'il travaillait dans la construction, une autre revenait de voyage.

Je me tenais debout sur la table. Quand Julien s'est hissé dessus, tout s'est écroulé. Ce n'était pas de la ouate, ce n'étaient pas des nuages, c'était de la tristesse qui tombait d'une table et des éclats de verre qu'il fallait ramasser.

Lorsqu'on abandonne une histoire, même temporairement, ce n'est pas tout à fait un départ, mais plutôt un mouvement continu; une course, une danse, une respiration. Le danger c'est de collectionner les boîtes vides, de décorer sa chambre avec des relents de passé.

J'ai toujours écrit les mêmes affaires. Dans le e-mail que j'ai envoyé à Charles il y a longtemps, je lui disais que pour survivre, les termites doivent constamment revenir en arrière, vers une source d'humidité.

J'ai besoin de m'enfoncer jusqu'aux coudes pour mettre un point final à la fin de mes phrases, pour raccrocher au téléphone. Dans la grotte, à attendre la catastrophe, les cuisses et les bras qui s'offrent, je n'ai rien d'une chanson pop. Je ne sais pas danser jusqu'à la fin de l'amour, je ne sais pas danser tout court : je fais juste la danse de la pluie. À la recherche de l'histoire impossible qui me donnera du fil à retordre, je suis toujours dans un Greyhound bus pour me rendre jusqu'à l'homme qui ne m'aime pas. Alors ma tour s'écroule, le tarot s'actualise et on ramasse mes débris, mes vraies couleurs en petits bouts de murs détruits.

Mon ami Jake m'a emmenée nager juste avant mon départ pour Montréal. Je donnais des tranches de pain aux poissons bleus en me disant : « Impossible d'avoir mal. » J'ai remonté le cours des rivières attachée à un harnais et une fois rendue à la plus grosse cascade, j'ai pêché une roche brillante que j'ai envoyée par la poste à un musicien connu. Jake m'a dit de goûter l'eau, ça goûtait sucré.

Il m'emmenait partout; à l'escalade par exemple, pour que je me mesure aux montagnes. J'avais peur, la peau éraflée, je voulais descendre. Jake disait que c'était comme ça pour ma vie aussi. Il ne fallait pas avoir peur du vide, sinon on n'arrivait jamais au sommet.

Avec le temps qui fait que les choses s'effritent, ce ne sont pas les autres que l'on perd, c'est une partie de nous-mêmes.

Jake m'a dit que notre trop grande différence nous avait rapprochés. On ne s'est jamais aussi bien compris qu'en comprenant qu'on ne se comprendrait jamais.

À Taipei, je l'aidais avec son anglais et il m'enseignait le mandarin. Il m'avait trouvé un autre nom, 蘋文 et me raccompagnait le soir chez moi, au volant de son scooter. Il avait aussi pris l'habitude de me lancer un « goodbye chix » gêné, avec l'impression de me faire un compliment. C'était comme serrer une main moite en guise d'au revoir, quelque chose de toujours raté.

Aujourd'hui, je ne me souviens déjà plus de cette amitié, sauf d'un bar où j'avais un whisky devant moi et l'envie de combattre mon vide.

On pense qu'on reviendra des voyages riche d'idées, d'expériences et de différences. Mais qu'arrive-t-il si de manière plus profonde, ce qu'on retrouve ailleurs ressemble à ce qu'on avait quitté?

Ici c'est l'histoire d'un couple de naufragés qui survit en mangeant des algues, mais cette histoire-là je ne l'ai jamais écrite, sauf en e-mail, parce qu'il n'y a rien à dire dessus.

Ce qui pèse lourd est plus vaste qu'un pays. Les voyages forment la jeunesse, même pas vrai. La jeunesse forme les voyages et tout ce qu'on pense y trouver. Une chèvre qu'on avait prise pour un cheval, la camaraderie d'un inconnu et l'histoire de la tornade, du serpent, de l'araignée dans la douche.

Il y a eu un accident, un bris de mécanisme, un naufrage. On ne trouve pas souvent ce qu'on pensait chercher.

De: Daphné

À : Charles

Objet: RE: Notes d'aréna

Date: Lundi, 31 Jan 2011

Il faudrait que tu consultes l'article sur les termites pour comprendre ta défectuosité initiale. Pour survivre, les termites doivent constamment revenir en arrière, vers une source d'humidité. On fait la même chose.

Dans la grotte, tu vas voir notre histoire jouer dans l'eau comme au cinéma. Tu ne pourras pas regarder ailleurs. Peut-être que tu voudras te crever les yeux avec une stalactite, mais ça ne ferait rien, tu es déjà aveugle. Je pourrais te dire que tout le monde vit un épisode de caverne. Je pourrais te dire que moi aussi j'ai un chapeau et des bottes. Mais tu vas mirer ta douleur dans l'eau, en t'excusant : « Je suis un raté avec un cœur en joujou précieux! »

Quelque part sur ton cœur, il va y avoir l'image d'une maison en bois, rongée par les termites et les faux souvenirs.

La peur de mourir nous prendra la gorge, elle nous fera frissonner. Dans la grotte, on n'osera même plus toucher nos corps, de grands manteaux fragiles. J'aurai le dégoût de toi comme j'ai le dégoût des anguilles.

Quand on a le cœur brisé, c'est facile d'en briser d'autres.

Je me doutais bien que tu allais revenir, toujours revenir. Mais il faudra un jour sortir de là et me laisser comme je te laisse.

20:20

Facebook

www.facebook.com

20:21

le problème du vide - Google Search

www.google.ca

20:22

Eurythmics - Sweet Dreams (Are Made of This) (Official Video) - YouTube

www.youtube.com

Je n'ai pas de philosophie. J'ai des vers partout à l'intérieur. Je repense à ma mère qui serrait mes mains sous la table tous les soirs. À ma mère qui parlait pour moi, dans le bureau d'une psychiatre. Elle avait dit « cul », sa bouche m'avait salie. Je suis un cul, chaque soir, j'observe l'intérieur de mes fesses devant le miroir.

Quand j'étais petite, je serrais moi aussi ses mains pour leur transmettre mon amour, ce que j'avais encore de vie, répétais à voix haute qu'elle allait réussir, devenir célèbre, que je croyais en elle. Quand j'ai serré sa paume dans la mienne, je n'ai peut-être pas serré assez fort. Je lui souhaitais plus qu'un appartement sur la rue devant le parc. Je lui souhaitais tout le reste.

J'ai aimé ses mots doux, ses claques, ses insultes et ses menaces. J'ai repris son globe en verre avec de la neige dedans. Je l'ai agité. C'était encore Noël.

Dans la case vide à côté de « profession », je n'ai rien écrit. J'aurais pu dire spectatrice, poète et flaque d'eau. G-string, statue de sel et vieille cigoune. Mais à quoi bon remplir une case vide avec de la garnotte? Une pinte ou deux dans le corps, l'envie de respirer me revient.

Le monsieur du dép m'appelle princesse, il m'appelle mademoiselle, il me donne des 25 cennes quand je lui en demande.

-Bonjour, Mademoiselle, ça va aujourd'hui?

J'ai une désillusion qui ne m'appartient même pas et je la copie-colle distraitement. Le temps passe vite. Les saisons se répètent et ce n'est pas dégueulasse.

À Rosemount Highschool, où j'ai été engagée comme monitrice de langue française à temps partiel, je demande à mes élèves : « Quelle machine aimerais-tu posséder? » Une élève soupire. Quand je lui propose une machine à voyager dans le temps, elle répond oui tout de suite. C'est moi maintenant qui suis fâchée, mais contre quoi, contre qui?

Le monsieur du dép est toujours gentil. Je dis « Non merci, pas de sac » et je retourne chez moi.

Je travaille deux jours par semaine dans un bar, les bras chargés de cabarets remplis de shots que j'amène toujours à la mauvaise table. Je ne fonce pas à toute allure sur une autoroute, je marche sur l'eau et l'eau me porte.

Si on fait partie de la même famille, il faut boire pour s'en souvenir. Le chagrin dans une tasse, deux pieds dans une mare d'alcool qui ne me porte plus. Je suis prête, mais prête à quoi?

À l'autre bout du bar, il y a l'université, mais à l'autre bout de l'université, il y a quoi? Dans le carré blanc où c'est écrit « profession » qu'est-ce qu'il faut écrire? Pas d'enfants juste une playlist de chansons tristes, le projet d'aller manger un bigmac, une maîtrise en littérature. Désolée si j'ai la face qui tombe.

SPM comme d'habitude, j'écoute un genre de son de tambour en essayant de pondre l'œuvre géniale qui changera quelque chose dans la texture de l'univers. Sweet dreams are made of this.

Mon grand-père dit : « What doesn't kill you doesn't make you stronger, it just makes you more cynical and bitter. » Keep your head up, movin' on.

Je les verrai les éclairs, les vaches aspirées qui tourbillonnent dans le vent, le ciel qui s'obscurcit et le squelette des arbres. J'en ferai une vidéo extrême. Un chasseur de tornades est mort et il est mort en faisant ce qu'il aimait, sa voiture en forme de boule de foin, traînée sur des kilomètres.

Je mange des petites carottes coupées pelées du géant vert, je bois du whisky et nous allons tous mourir un jour.

Chez l'ostéopathe, je repense à Julien qui s'est tué l'année passée. Elle me demande de respirer par le ventre et me dit que je n'expire pas mes émotions. Je les garde à l'intérieur et c'est pour ça que j'ai mal au dos.

Comme à chaque fois qu'une inconnue me pose des questions sur mon passé médical, si je fume oui/non, si je me nourris oui/non, si je prends la pilule oui/non, mes digues veulent s'ouvrir. Elle me touche le foie en me disant que j'ai quelque chose là. « Qu'est-ce que tu fais pour canaliser ton anxiété? » Je ne vais quand même pas lui dire que je bois.

Je dis à l'ostéopathe que j'ai fait une fausse couche. Je me souviens d'y avoir rêvé et le lendemain je tirais de moi un morceau de chair gros comme ma paume, dans les toilettes de l'école de Taipei.

Le sang caillé dans mes culottes voulait dire quelque chose. Ça voulait dire qu'il n'y avait pas de possibilité de vie. Je sais que je ne suis pas la première à cueillir une graine pourrie, pas la dernière à vivre une désillusion. Pas la première ni la dernière à naître et à mourir. « Reviens-en », que ma mère dit.

De: Thom

À: Daphné

Objet: Bluetiful

Hier j'ai prêté ton livre à mon oncle écrivain de 65 ans. Il aimait beaucoup le titre, il disait « Wow quel beau titre! » Lui ce qu'il écrit c'est pété, tellement pété que ça n'a jamais marché. Si tu voyais où il habite, tu comprendrais. Il habite dans une chambre. Juste ça : une chambre. Ses toilettes sont communes.

200\$ ont été déposés dans mon compte (c'est écrit dans la carte), joyeux Noël encore une fois.

À Tchernobyl, les sangliers cavalaient autour des structures abandonnées d'une ville fantôme, par-dessus les forêts qu'on a sciées, enrobées dans du papier cellophane puis jetées dans de grandes fosses. Dehors c'est Noël, c'est toujours Noël.

Je me suis emprisonnée dans les sous-sols de l'Amérique et sans conviction, j'ai pensé m'ouvrir les veines.

Plus jeune, je demandais le livre des records Guinness en cadeau, voulais connaître la taille de la plus petite chocolatine au monde et le nom du plus grand tueur. Je comptais moi aussi me retrouver dans ce livre débile, avec une couverture holographique. Quoi faire pour devenir la plus petite ou la plus grande de quelque chose? Un gâteau, un pet, le hoquet sans m'arrêter?

Je suis dans un sous-sol, à essayer de regarder un bouton que je sens pousser près de mon cul. Je crie « J'ai l'herpès! » en face d'une toile laminée de Picasso, en m'éclairant la vulve avec mon cellulaire.

« J'ai l'herpès! » why not coconut. Tchernobyl exploserait encore que ça ne me ferait rien.

Ma mère me disait « l'écureuil tourne autour de l'arbre et se cache en dessous » et comme j'étais fière de savoir attacher mes lacets toute seule, après des heures et des heures de pratique. On n'est jamais le plus petit ou le plus grand de quelque chose.

Ça coule, l'eau brune dégoutte de mon plafond. Ça ne se cueille pas, ça ne s'épingle pas, ça ne s'encadre pas. Il n'y a pas de mot pour décrire le vide.

C'est Noël avec ma tante, mon oncle et le grand-oncle que je ne connais pas trop, que je ne salue même pas. Mon amie taïwanaise Liting, en échange étudiant à Montréal, vient manger dans ma famille et moi je l'abandonne à l'arrêt d'autobus pour rejoindre Julien. J'arrive chez Julien. Son cousin a besoin d'héroïne. Il me demande l'argent de mon bas de Noël.

C'est une tour qui s'écroule sans cesse dans ma tête et tous ces amis qui me demandent si je vais bien, si je suis allée à la clinique finalement. Tout va bien, j'enseignerai à l'université, je finirai ma maîtrise, je lirai tous les livres, je suis libraire. Dans deux jours, je parlerai à la radio. Regardez mes médailles, mes bourses d'excellence et regardez mes plantes.

Tout va bien, mais quand est-ce que je serai pare-balle, invincible, posée, zen et équilibrée? Quand est-ce que je mangerai mes légumes, parée de belles grandes bottes et d'orgasmes incroyables? Mon plafond coule et quand j'ouvre mes portes d'armoires, ça ne sent pas la femme.

Comme le lait, je voulais être pure, pasteurisée. Je suis pleine de taches, sans bon sang. C'est du goudron, je ne vous niaise même pas.

Je ne suis pas allée à la clinique, j'ai passé la journée dans mon lit à lire un livre sur Tchernobyl.

À peine revenue à Montréal, je parlais de poésie à Julien dans un sous-sol. Je lui en parlais comme si c'était là qu'il fallait aller. Notre seule issue c'était un mini croissant de lune, mais avec les mots, on allait y toucher. On s'en allait faire le naufrage des colibris.

-J'ai lu quelque chose que tu aimerais, j'pense, *Le naufrage des colibris*. Ça coûte dix piasses, c'est pas cher.

On n'avait pas beaucoup de cigarettes et je me vantais de ne presque plus en fumer. Je lisais *L'île au trésor* de Stevenson et je lui avais lu un passage que j'aimais, avec la drogue qui déformait mes mots à mesure qu'elle me rentrait dedans. Je ne comprenais pas qu'un gars qui allait mourir bientôt ne voulait pas d'histoires de pirates. Il voulait juste danser. La drogue, c'est 20 minutes d'éternité et c'est tout ce qu'il lui restait. Après 20 minutes, j'ai eu envie de vomir.

Je ne saurai jamais comment Julien s'est suicidé. Je ne pense pas qu'il se soit pendu. Quand je l'ai vu dans son cercueil, je l'ai trouvé beau.

La dernière fois, c'était dans un sous-sol, au moment où l'hiver ne voulait pas partir. On avait traversé le parc Lafontaine en essayant de ne pas tomber, et avalé du GHB en marchant. Ça faisait longtemps que je ne répondais plus à ses textos, longtemps que je ne l'appelais plus. Mais certains soirs, je glisse sur une mince couche de glace, un entonnoir sur la tête. Ce soir-là, je lui ai dit que j'avais été acceptée en création littéraire à la maîtrise, ou bien que j'avais été sélectionnée pour l'entrevue. Je savais que, pour Julien, il n'y aurait plus jamais de bonnes nouvelles.

Son père lui avait dit en pleurant: « Je me rappelle de toi tout petit qui faisais des culbutes dans la maison et qui ramassais les fourmis dans le creux de tes paumes, pour ne pas qu'on pile sur elles. Julien, tu étais tellement doux. »

On marchait dans la neige, on escaladait des montagnes et Julien m'avait dit d'arrêter de toujours parler de moi. Ça tombait bien, j'étais sur un high, je ne pouvais plus parler. Il disait que j'avais l'air d'une petite fille triste, à cause d'un gars qui m'avait brisé le cœur en Asie. J'étais revenue à Montréal, j'avais perdu 20 livres, je l'avais rencontré.

Je lui avais répondu que je n'étais pas triste, pas pantoute triste. Et sûrement pas à cause d'un gars.

À *Plus on est de fous plus on lit*, un docteur définit le sens du mot « santé ». Il explique : « Quand on ne contrôle plus le sens des mots, ça coûte cher et c'est dangereux. Puisque la santé ne veut plus dire la même chose qu'avant, on devrait peut-être créer un ministère de la santé et un ministère de la maladie. »

En ondes, on me demande pourquoi j'écris et il faut que j'explique que j'écris pour ne pas mourir, mais j'ai cinq secondes et des larmes aux yeux. J'écris en éternelle petite fille qui n'arrête pas de lacer ses souliers. J'écris parce que j'ai un trou dans la poitrine. J'écris, toujours prête à tomber.

Abonnez-moi au ministère de la maladie. J'ai une infection systémique et c'est de voir tous mes amis gris, malades d'une maladie invisible. Est-ce qu'on peut créer un ministère des poètes malades, trouver un mot pour décrire notre condition physique?

Le gentil docteur parle : « Tu souffres peut-être d'effacement ou de rature. »

Je paye mon loyer avec des bourses d'excellence et quand j'aurai mangé tous mes bagels et fait multiplier mes tranches de pain, qu'est-ce qu'il me restera, hormis des miettes et de l'angoisse? L'effet psychologique du mépris et de l'indifférence est plus meurtrier que les radiations de césium. J'ai attrapé la peur, des sueurs froides, un paquet de Macdonald Spéciale fumé en vitesse sur mon balcon. J'ai toute la culpabilité du monde et quand ma mère m'entend parler à la radio, elle me texte : « Tu nous fais vivre des émotions! XXX » À Noël, j'offre des cadeaux tristounets et l'éternel pot de caramel salé, l'éternel pot de biscuits pas bons.

« À quoi tu t'attendais, en allant étudier en littérature? »

C'est en ondes, entre un gentil docteur et Marie-Louise Arsenault, que je commence à comprendre pourquoi j'ai fui jusqu'en Asie.

Taipei. Bacheliers en arts, de jeunes anglophones de partout dans le monde y atterrissent avec l'espoir d'une vie meilleure, d'un salaire raisonnable. Ils y débarquent le sourire étiré, la peau trop blanche, l'accent lisse. Bien vite, quitter l'île de Taïwan devient psychologiquement impossible.

L'enseignante que je remplaçais à l'école m'avait dit : « I will give you one piece of advice : Don't linger here too much, or else it will become too easy to stay. »

Être enseignante de langue anglaise à Taipei, ça ne voulait pas juste dire que j'étais en mesure de payer mon loyer. Ce titre était aussi accompagné d'une reconnaissance et d'un statut social. Je sais que si plusieurs expats restent là-bas, c'est parce qu'ils sont incapables de consentir à l'effacement et à la rature.

Revenir à Montréal, ça veut dire marcher sur un fil de fer, ce n'est pas mieux que foncer dans un cul-de-sac. J'ai l'impression de m'embourber dans tous les échecs qu'on m'a tellement de fois avertie que j'allais connaître. Mes amis et moi, on commence à avoir mal aux pieds. Je comprends ma mère d'avoir tout lâché.

Je ne l'aurai pas ma chambre à moi, mes livres, le temps. Tout me fuira au bout des doigts, à 12\$/h dans une librairie, je ne paye rien. On parle de nous à la radio, dans les journaux : it's a new generation of party people, in the club, on the floor. À 18 ans, on dansait sur du Pitbull. On se laissait émouvoir par des paroles : on the floor, yeah we work on the floor. J'écrivais encore des messages dans la neige sur les pare-brise, London to Ibiza. Aujourd'hui, dans quel gouffre est-ce que je suis?

Je ne sais plus à quoi me rattacher quand la magie s'enfuit et quand, à la librairie, on vend des cahiers à colorier. Le défi c'est de garder la tête hors de l'eau, dance the night away derrière des mots d'esprit, une analyse en profondeur du mot « santé », une tension sémantique à rapprocher de tchin tchin, le bruit de deux flûtes de champagne qui s'entrechoquent. On est en 2016 maintenant. Bonne année! Et surtout : la santé.

La santé *han*.

Dans ma boîte de réception, j'ai encore un message d'Algorithme Pharma, une société de recherche pharmaceutique contractuelle. Cher Daphne. Pour m'aider à combler tous les trous dans mon budget, recevoir 2500 \$ pour quelques nuits passées en clinique aiderait sûrement.

Dépense inattendue : nous avons la solution!

L'étude T10A.

Ce matin, j'étais chez le dentiste avec Marie qui s'est fait arracher deux dents. « Non, nous n'aurons pas ça, des assurances dentaires. » Nous aurons Algorithme Pharma parce que j'ai cliqué sur « J'aimerais en savoir plus ». Avant d'être une femme, j'étais un corps en santé.

Il y a des dépenses inattendues, des tours qui s'écroulent. Il y a aussi Algorithme Pharma, fidèle au poste, en tout petit dans ma boîte de réception.

« Un repas vous sera servi au moment approprié. Vous devez manger tout ce qu'il y a dans votre assiette. »

Le restaurant, les folles dépenses, un verre de vin.

« Immédiatement après l'administration de la dose, vous ouvrirez la bouche afin que nous puissions vérifier si vous avez avalé le médicament. »

Le vin rouge, le restaurant rouge, les folles dépenses rouges. Chaque période de l'étude comprend 29 échantillons sanguins. On veut me vider de mon rouge.

Je ne me suis jamais rendue plus loin que la peur, mais chaque semaine dans ma boîte de réception, un message d'Algorithme Pharma me rappelle que je suis ce genre de personne là, le genre de personne avec une tour qui penche.

Un autre suicide.

Une douzaine de sifflements imitent ceux d'un navire à vapeur qui quitte le port. La mort ressemble à une aventure outremer avec des singes, de la bouffe de rue, la mort ressemble à un voyage à Taipei. Mes mains tremblent de serrer la seule chose qui me reste de mon ami, une petite chandelle.

Ma mère demande au téléphone : « Est-ce qu'il était drogué? »

Une chanson du temps où je le connaissais se met à jouer dans le salon C du Urgel Bourgie. Dans ce temps-là, quelqu'un était rentré dans l'appartement à quatre heures du matin, pendant que je tapais une dissertation interminable. C'était Marie, complètement éclatée, toute trempée, avec *Home* de Edward Sharpe and the Magnetic Zeros dans ses écouteurs. « Daphné j'ai nagé dans le fleuve St-Laurent en écoutant cette chanson-là. J'étais en transe. Je me suis pitchée dans 8 milliards de litres d'eaux usées, dans un spot où on devrait aller nager plus souvent. Tu comprends? » Non je ne comprenais pas. Ce que je comprenais, c'est qu'il y avait un entonnoir sur nos têtes. Et c'est important de se dire « je t'aime » chaque jour, c'est important. C'est ça qu'on dit à des funérailles.

Les évènements ne me donnent pas de coups de poignard dans le ventre, ils m'affectent à retardement. Je traîne le suicide de mes amis dans un sac à dos.

Je ne veux pas que ça devienne banal, une abstraction, un ou deux mots que je mâchouillerai à la famille à Noël. « Mon ami s'est suicidé »

Le suicide ne se déploie pas dans l'immédiat. Je l'éprouve au détour d'une rue, quelquefois des jours et des semaines plus tard. Il me survole comme un vautour et vient picosser le muscle de mon épaule. Un lundi où je fais la vaisselle, un lundi où rien ne va. Certains jours, je ne sens rien. D'autres jours je veux nouer la corde.

Quand on se pend dans un cabanon, quand on s'asphyxie avec le pot d'échappement de sa voiture, quand on avale tout ce qu'on trouve dans une pharmacie, on fait apparaître quelque chose. Ça donne le vertige à ceux qui restent sur leurs deux pieds. Ce n'est pas que je veuille tomber, mais la mort des autres m'attire vers le bas.

Il porte un nom, des noms. Et je le traîne avec moi dans un sac à dos, lorsque je marche vers la station de métro la plus proche.

16:24

Fast Car by Tracy Chapman Studio Version - YouTube

www.youtube.com

La fin de semaine, mon père s'endormait sur son balcon en buvant de la bière. Lady Di venait de mourir dans un accident d'auto. C'étaient des weekends gaspillés à déshabiller les Barbies, à les rhabiller et à les déshabiller encore. Je voulais m'acheter des poissons à l'animalerie pour faire des expériences. Crever leurs yeux avec une aiguille. Sur l'ordi, une femme vomissait dans la bouche d'un homme et il lui recrachait du vomi dans la bouche.

Une adulte m'avait dit que le tonnerre, c'était un mur froid et un mur chaud qui se rencontraient. Je doutais de son explication, mais je doutais aussi de moi, alors un verre d'eau froide et un verre d'eau chaude dans chaque main, j'essayais de créer du tonnerre dans le lavabo. J'avais cinq-six-sept-huit ans et besoin de la mort pour exister.

Les enfants ne gambadent pas dans les prés avec des rires cristallins, ils ne créent pas d'univers fantastiques avec deux-trois bouts de ficelles. J'avais une vie entière à vivre, la mort qui s'étire et qui n'arrive jamais.

what it means to be living

Une femme s'enfuit dans une auto à toute allure, elle s'en va vivre en banlieue, dans une maison plus grande qu'elle.

Devant les milliers d'endeuillés qui, à la télévision, inondent de fleurs les abords du Buckingham Palace, la poète Claudia Rankine se demande: « [Aren't] they simply grieving the random inevitability of their own death? » À 7 ans, je me suis moi aussi endeuillée pour une Lady Di que je ne connaissais pas, qui ne m'est apparue qu'une fois morte.

Elle est morte dans un accident d'auto à Paris, accompagnée d'un homme qu'elle n'aimait pas. Elle essayait de rendre jaloux un chirurgien pakistanais qui n'avait pas voulu l'épouser et avait orchestré des apparitions publiques où elle paradait au bras de Dodi Al-Fayed, fils d'un milliardaire égyptien.

C'est une stratégie antithétique, la roche qu'elle lance dans le carreau de la fenêtre de celui qu'elle aime, « Espèce de sans cœur, je t'hais, je t'adore, reviens-moi. »

J'ai 7 ans et Lady Di vient d'exister et de mourir d'un coup. En pyjama devant la télévision, ce n'est pourtant pas la princesse que je pleure, mais l'absurdité de cette route qui mène inévitablement à l'accident. L'auto s'emboutit contre un mur, se sectionne, s'immobilise.

Il faut mourir pour vivre. Il faut savoir que la route s'arrête, que la course s'essouffle, au moment même où on pèse sur l'accélérateur. Si l'image d'une route qui défile est attirante, c'est parce qu'elle tranche avec l'immobilité future et définitive de la mort. Mais lorsqu'on décide de partir, où faut-il aller?

J'ai vu des singes, je les ai même pris en photo. J'ai nagé avec des dauphins, mangé des insectes frits, je suis tombée d'un toit. J'ai vécu à l'étranger, visité Tokyo, fait du pouce, travaillé dans des camps de vacances et j'ai raconté des légendes. J'ai eu des chums, j'ai été célibataire, j'ai tout fait ce qu'il fallait sans trop dépasser les lignes.

Je viens d'acheter une bouteille de vin pour que la soirée passe comme dans du beurre. Il y a des morceaux d'armoire vermoulue qui tombent partout, des croûtes de murs dans mon lit. Je fais mon jogging, mon épicerie, je m'achète des haricots. Good job pour le jogging, pour la drogue, pour l'alcool. Good job que je me dis quand je m'achète une jupe. Au moment où je cherche ma carte Air Miles, ça me saute aux yeux. Montrer ses vraies couleurs est un combat ordinaire. C'est mettre ses toasts dans le toaster.

Les chansons que j'écoute s'accordent avec ce qui se brise à l'intérieur de moi et ce que je veux rendre visible. Elles s'harmonisent avec mon film d'amour triste, celui qui joue en boucle dans ma tête. Masha Tupitsyn écrit qu'en écoutant de la musique, on encadre nos émotions comme des photos. Une fois encadrées, nos émotions se consomment, et on passe des heures à les regarder. On se délecte de leur spectacle sans qu'elles bougent, parce qu'elles restent accrochées au mur.

Je ne peux rien effacer, récupérer, remplacer. Le deuil n'est pas quelque chose qu'on finit, comme un livre.

Il n'existe aucune recette; une tasse de farine, deux blancs d'œufs, un petit bol vert. Ça ne se monte pas en neige. Non, nous ne survivrons pas.

22:07

Lana del Rey –Ride (Official Music Video)- YouTube

www.youtube.com

Combien de fois est-ce que je suis apparue rose et blanche dans mon cadre de porte, incapable de dire « Give it to me hard? » Moi aussi je veux sauter sur une moto, faire claquer la portière du *Fast Car* et foncer à toute allure n'importe où, n'importe quand.

Pourtant, je n'arrive pas à rire la tête renversée, à montrer mes boules au bar. Je n'ai pas l'argent, le futur, la légèreté ou la lingerie qu'il faut. Revenue à la maison, je lave ma vaisselle, ouvre une canne de thon. Je bois un litre d'eau gazéifiée au citron et marche vers la station de métro la plus proche, des morts dans mon sac à dos.

Je fais de ma vie une œuvre d'art.

Je la sculpte, je la polis pour qu'elle brille cette beauty, qu'elle me survive. Je marche, je marche, je marche. J'ai encore assez d'argent pour payer mon loyer, pour tourner la molette de mon calorifère. J'écris ma vie à côté d'une fenêtre, je la transforme en diamant à multiples facettes, en quelque chose que les autres se mettront autour du cou. Ils pourront citer la phrase intelligente que j'ai dite l'autre soir au bar, cette quote superbe sur le mur des toilettes. « Partez l'enregistreuse, on va faire un film! » Comme Lana Del Rey, j'écris ma vie à mesure que je meurs et la voisine crie dans l'escalier parce qu'elle aussi s'en va mourir, enregistrer une chanson avec Jean-Pierre Ferland, appeler ses amis les Hells et vendre de la poudre sur Parc à 72 ans.

Samedi on aurait pu faire un film de notre party de salon; à boire de la Tremblay, à fumer des Macdonalds, à écouter du Dalida. On aurait pu capturer ce que ça voulait dire que d'avoir 25 ans. Ma voisine criait dans la cage d'escalier. J'ai barré ma porte deux fois, juste pour être sûre. Elle a dit « p'tit Jésus » et « je vais te péter les dents d'en avant ».

Oh dear sparkling lemon water, fais donc de ma vie une œuvre d'art. Je cours en rond, cours puis reviens. Je fais de ma vie une œuvre d'art. Il n'y a rien de louable là-dedans.

Je me souviens qu'au musée de Taipei, l'attraction principale était un petit chou chinois taillé dans un morceau de jadéite vert, blanc et même gris, couvert de fissures et d'ondulations.

La jadéite est une sorte de jade que l'on trouve dans les montagnes, qui peut être bleu, ocre, rose, violet, blanc ou bien vert, de la couleur d'un martin-pêcheur. Les pièces d'une couleur unie sont rares et se vendent très cher.

Mon amour, si je peux encore dire ça, « mon amour ».

Le chou de jade est taillé dans un morceau de jadéite imparfait, mais on fait la queue pour le voir. Le sculpteur inconnu a su tirer profit de chacune des imperfections du minéral. Plutôt que d'essayer de les corriger, il a travaillé avec elles, autour d'elles. Chaque faiblesse, chaque blessure. Les taches de couleur et les défauts sont devenus les feuilles et les veines du légume.

Comme lui, je veux travailler à partir d'une cicatrice et en faire quelque chose de joli, un foulard, un chapeau, un canif. Ce sont les petites taches qui, parfois, sont responsables de la magie.

Au Musée national du Palais, l'attraction principale est un petit chou chinois, le bordel d'un passé idéalisé wild and crazy, un you and I qui n'a jamais existé. J'aurais voulu parcourir de grands espaces, revenir chez nous en taxi les cheveux dans la bouche. Au lieu de ça, j'ai passé la journée à effectuer des allers-retours dans les trois pièces de mon appartement. Born to die encore, je m'achète une bouteille de vin au dépanneur.

Un jour, je franchirai le fil d'arrivée, l'inaccessible étoile cachée dans une de mes manches. En attendant, je vais au musée, à l'école, au zoo. Je prends des notes et je me cultive.

Je pitche une roche, je pèse sur play et Lana saute dans le vide, les bras en croix. La mort sur YouTube. Lana est toujours prête à se tuer encore une fois.

Moi aussi je voudrais mourir, mais l'image d'un départ me suffit.

J'appelle le bureau de psychologie et on me demande de résumer mon problème, mettre des mots, une phrase sur quelque chose qui me fait appeler, raccrocher, abandonner. La neige a fondu et je n'arrive toujours pas à mettre des mots dessus. Il est deux heures de l'après-midi, le soleil plombe et c'est normal d'avoir une maîtrise, de faire 12\$ l'heure ou bien d'entrer des données sur Excel pour un professeur.

Le prix du chou-fleur est à la hausse, je me demande comment Nelly Arcan faisait pour payer son loyer.

J'ai collé une étiquette sur ma poitrine, writer, writer JE SUIS UN GÉNIE DANS UNE BOUTEILLE. Je suis l'écrivaine qui n'existera que deux ans, c'est ce qu'un écrivain me lâche à la sortie d'un bar, farci d'une conviction et d'une confiance étonnante. Non, je ne danserai pas sous la pluie, je ne crèverai pas des ballounes en criant livin' la vida loca, et même si j'aimerais pouvoir vieillir, il ne me reste que deux ans pour exister.

« You can be my full-time daddy now », je ne grandirai jamais. C'est impossible d'exister quand on ne peut qu'être jeune et belle.

C'est la saison du café décaféiné, de la tisane verte ou jaune, mais j'ai oublié la théière sur le rond et l'eau s'est évaporée. J'essaie de texter « shit », mais je texte « shir ». Si près du but, encore une faute de frappe.

À l'épicerie dans l'allée des céréales, mon cœur se tord. J'ai le portefeuille plein de bourses d'excellence et je me paie du parmesan, de l'arugula, mais je ne me paie pas de famille.

J'ai téléphoné à ma mère. Elle m'a dit : « Oui à ton âge, je marchais sur le même fil. Je voulais créer, c'est tout ce que j'ai toujours su. Je ne savais pas quoi faire, alors j'ai fait une maîtrise. 25 ans plus tard, j'ai enfin remboursé mon prêt étudiant. En tout cas, je serai avec toi jusqu'au bout, jusqu'où tu voudras aller. » Pas trop loin, je te jure, j'étais juste partie faire mon épicerie.

Il faudrait voir plus large, plus loin que YouTube. Quel genre d'histoire m'a fait croire que j'étais comme Vanessa Carlton dans un clip, que je jouais du piano sur une autoroute, devant une structure gonflable où s'amusaient des enfants? Le ciel est bleu et je me demande si ce serait facile de tomber dedans, courir un marathon, écrire une bande dessinée, cultiver mes propres tomates et apprendre à jouer du violon. Un jour je vais comprendre que ce n'est pas la tour qui s'écroule, le problème, c'est de vivre avec l'ombre de la tour qui penche qui penche qui penche, qui menace toujours de tomber.

Il suffit d'un cure-dent en travers de la voie ferrée pour que le train déraille, il suffit d'une blague mal placée ou d'une gorgée de trop pour déclencher un ouragan. Le météorologue Edward Lorenz l'a dit quelque part, « Le battement d'ailes d'un papillon aux Antilles peut provoquer à plus ou moins longue échéance une tempête sur les côtes de Bretagne. »

En réalité, Lorenz parlait du battement d'ailes d'un goéland, mais on lui a suggéré de changer goéland pour papillon, parce que c'était plus poétique. Un papillon, c'est plus qu'une mouette. Une myriade de quelque chose, c'est mieux qu'une douzaine de quelque chose d'autre.

Moi j'ai peur des papillons.

Le battement d'ailes d'un papillon-goéland peut changer le cours de mon mariage qui n'a pas eu lieu, de mon gâteau que je n'ai pas mangé, de mon accident d'auto qui ne m'a pas encore accidentée.

Je viens de faire un mouvement d'hélice avec mes bras. Quelque chose a-t-il changé dans la texture de l'univers? Tout ce que je voudrais c'est dormir, mais je n'arrive qu'à m'engloutir dans un tourbillon de vidéos et de fenêtres que je rafraîchis tout le temps, comme si je rajoutais un peu plus de beurre sur mon pain, de vin dans mon verre.

Mon cœur respire les vagues, les baleines, les choses qu'il faut payer pour voir. Mon cœur respire 100 piasses de moins.

Même à la buanderie, ma tour s'écroule. Je me suis réveillée plus de nom, plus de job, plus de livre. J'ai rêvé que je n'avais qu'un bateau, un voilier – le rêve d'une vie. Qu'il me fallait le vendre, couper sur les dépenses. Pendant que le monde s'achetait des piscines, je regardais mes vêtements dans la laveuse, le noir avec le blanc. Survivre est une loi pour les rois de la riff, et la planète tourne comme mes vêtements.

Je pense à tous ces habits noirs génériques que je conserve dans mes tiroirs au cas où, si jamais il fallait que je redevienne serveuse. Avant de partir en Asie, je travaillais dans un restaurant du Vieux Port. Mon gérant me disait de me compter chanceuse parce que je ne vendais pas mon corps, mais des assiettes. J'avais fini mon bac en littérature et j'avais peur.

J'ai vu des drinks tanguer sur mon cabaret. Il n'y avait rien d'autre à faire que de les regarder tomber, se casser par terre. Je finissais mon shift avec 300 piasses dans mon float et j'allais les déposer à la banque le soir même. La catastrophe imminente marchait sur mes pas. Je faisais la morte. Il faut faire le mort. Quand un ours noir s'approche, c'est qu'il a peur de nous.

La table 120 voulait la facture, mes lignes droites se courbaient. Ça sonnait en cuisine et c'était chaud.

Je glisse sur une mince couche de glace et je manque de tomber, mais le monsieur du dépanneur est là. Il me dit que je suis la plus belle. Il me pince la joue. Revenue à la maison, je regarde mon nouveau nom. Celui qui n'est pas inventé, juste biffé. Je voudrais pouvoir l'effacer en entier. Je voudrais tout brûler, le « je suis morte » de ma mère, les photos de mon père, même celles qui ont été publiées dans le *New York Times*, tous ces rêves tâchés de gris, cette famille d'artistes dans la neige qui tombe, chaque hiver.

Mon oncle Claude est sculpteur. Il est maintenant matelot à Tadoussac. Quand il repense à la sculpture, il me dit que ça lui fait quelque chose de fort à l'intérieur. Pourtant, ça fait 15 ans que c'est fini. L'argent ou la pluie tombent sur le plexi de la cabine en ruine.

Ma douleur s'est tapie en moi bien avant l'Asie et les montagnes. Je marchais à tâtons à quatre pattes sur le sol à la recherche de quelque chose de lumineux, un amour qui m'aurait sauvé de quoi, de qui.

Je pars m'acheter un paquet de clopes au dépanneur. Bonjour mademoiselle que le monsieur me dit tout le temps. Il faudrait qu'il y ait un glitch. Que je m'arrête de chanter, de faire jouer les mêmes chansons en boucle dans ma tête et de décrire des allers-retours entre l'ordinateur et le miroir. Mais s'arrêter c'est violent. C'est même dangereux.

C'était un glitch ordinaire. Un mot ou deux. Un commentaire à la fin d'un cours: « Tu n'as pas l'impression, Daphné, de faire de l'appropriation culturelle? »

Je me défendais. J'aurais voulu crier. Cheyenne, c'était ma magie! Pourquoi toujours vouloir tout entacher? Les vers grugeaient invariablement ce que j'avais de plus précieux. Maintenant, c'était mon nom qui était contaminé. De honte.

Il fallait que j'abandonne un pseudonyme que j'avais fait mien pendant des années et qui m'avait permis d'écrire.

De retour à Montréal, mes poèmes ne parlaient plus de cactus ni de cowboy. J'avais cessé de toujours m'adresser à Charles et perdu un à un mes pétales, pour finalement devenir quelqu'un d'autre.

J'avais résisté à l'entonnoir.

Changer de nom me demandait de renoncer au récit dont j'avais pavé mon existence depuis mes 19 ans. Tout ce qui m'arrivait ne faisait sens qu'en vertu de ce personnage. Pendant trois mois, j'ai rêvé que je n'avais plus de nom, que je me baptisais de vide, de néant.

Je ne pouvais pas assister à cette mort sans essayer d'expliquer ce qui s'était d'abord passé. Mais expliquer quoi? Il fallait que je comprenne moi-même qu'est-ce qui m'avait d'abord amenée à effacer mes deux noms de famille.

Au téléphone, Charles m'avait dit : « Daphné, reviens! Pour survivre, tu dois revenir en arrière, vers une source d'humidité. Rappelle-toi que c'est avec moi que tout a commencé, que tu t'appelais Cheyenne. Ne me dis pas que ta blessure est cicatrisée, je ne te crois pas. Approche que je t'arrache la galle, que je te montre qui tu es. »

Cheyenne, c'était un petit nœud, comme quand on fait une boucle avec ses lacets, l'écureuil tourne autour de l'arbre et se cache en dessous. Je tape sur mon clavier, j'essaie de le dénouer. J'écris, j'écris, j'écris.

Cheyenne ça voulait dire la trajectoire d'une flèche n'est jamais droite, mais courbe. Un jour, je vais t'écorcher de la même pointe qu'il y a longtemps tu m'as lancée. Ça voulait dire il est grand le feu qui brûle entre mes seins, je les cache dans chacune de mes mains. « Ils sont petits » que je dis toujours au premier venu, au premier qui me voit toute nue. Je ne suis pas capable de t'enterrer six pieds sous terre, mais je vais t'enterrer dans une bouette de mots.

Je ne vise jamais pour tuer et quand j'ai mis le canon de ma carabine entre mes cuisses, je n'ai pas su tirer. Alors il faut s'essuyer et sourire à travers les larmes, les coups, les claques, forcer le muscle du bonheur et garder la tête haute, le cœur à gauche, garder la cadence. Cheyenne ça voulait dire qu'il y a quelque chose de beau de bleu de meilleur quelque part il y a toujours eu la poésie.

Delete.

L'autre jour, un homme est entré à la librairie. Un vieillard jaune. Je n'ai rien dit quand j'ai reconnu son nom imprimé sur le reçu bancaire.

Lui et ma mère s'étaient rencontrés quelque part à Toronto, dans les années 90. C'était un producteur de films, un escroc, un réfugié russe...la vérité c'est que je ne le sais plus trop. Ce que je sais, c'est qu'il lui avait dit qu'il tournerait un film sur elle. Un film sur nous, sur l'appartement, sur les larmes. Ça s'appelait *Je suis morte*. Il transformait ma mère en personnage. Ou bien, c'est elle qui le faisait d'emblée.

Il y a quelque part, dans une boîte, plusieurs vidéocassettes de ce film sur elle, jamais fini. Sur une de ces cassettes, du haut de mes six ans, j'y dis qu'à ma mort, je veux me faire brûler. Déjà je veux m'effacer. Et surtout ne rien laisser derrière. Éviter de nourrir les vers.

Je ne sais plus ce qui m'a donné le goût de mourir l'autre soir parce qu'aujourd'hui, la mort ne ressemble pas à une porte qu'on fait claquer pour que les autres se souviennent de nous. L'autre jour je n'avais rien calculé, pas même ce qu'il me fallait perdre avant de perdre ma vie. En manque d'attention, de chauffage, j'essayais d'écrire un livre pendant que SOS suicide laissait un message sur ma boîte vocale. Non je n'allais pas mourir. Quand SOS suicide m'a rappelée, j'écrivais.

Marie me texte pour me dire qu'il faut faire le deuil du deuil, c'est Catherine Malabou qui le dit. Je sais que je ne peux pas passer par-dessus toutes mes pertes, les abandonner complètement. Nulle part je n'ai trouvé de remède, l'indifférence complète n'existe pas.

« Il n'y a pas de guérison, pas de sagesse ni de répit pour le désir qui nous anime. Si la guérison consiste au deuil de l'idéal, ce deuil ne peut être complet justement, et il faut faire le « deuil du deuil », ce n'est pas en finir avec le deuil pourtant, mais, au contraire en garder l'empreinte ineffaçable, assumer désir et perte. »

C'est tous les jours le jour des poubelles et je sors ce que je peux sortir.

Chez la salamandre, lorsque la queue repousse, elle n'est jamais la même : plus petite, fourchue, ternie.

Malabou dit que « L'organe se reconstitue sans cicatrice, mais cette guérison n'élève pas la vie à une forme d'accomplissement. L'organe qui repousse est différent du précédent – en taille – en volume – en forme. [...] Il s'agit d'une résurrection sans miracle. Il n'y a pas de cicatrice, mais il y a une différence. »

J'ai perdu ma queue de lézard, Elle s'est tortillée pendant des heures et mon corps a détalé. Je n'ai pas abandonné ma fraction la plus vulnérable. Simplement un bout de queue de lézard bleu, un bout de queue qui pouvait repousser.

En Asie, j'ai pris l'autobus pour aller voir les cerisiers en fleur, mais arrivée à Yangmingshan, il n'y avait plus qu'une dizaine d'arbres qui se prenaient pour des nuages. J'avais raté la floraison de quelques jours à peine et la plupart des pétales étaient tombés par terre. De ce voyage, il ne reste plus que la beauté de ce qui tombe.

Les dieux perdent leurs têtes, mais ils gardent leurs pieds.

Notes

Le message envoyé à Charles à la page sept est librement inspiré des *Lettres à sa fille 1877-1902*, de Calamity Jane, traduit de l'américain par Marie Sully.

À la page huit, la citation de Anne Carson est tirée de son recueil, *Short Talks*.

À la page 16, la citation de Joan Didion est tirée de son livre, *The White Album*.

À la page 36, la citation de Dale Carnegie est tirée de son livre, *How to Win Friends & Influence People*.

À la page 49, la citation de Ca Conrad est tirée de son livre, *Ecodeviance : (Soma)tics for the Future Wilderness*

Le poème auquel je fais référence à la page 58 est « Poem for the Breasts », dans le recueil *Stag's Leap* de Sharon Olds.

À la page 93, la citation de Claudia Rankine est tirée de son recueil de poésie, *Don't Let Me Be Lonely*.

À la page 95, je fais référence à un texte publié en ligne par Masha Tupitsyn, « Lost Highway », <http://ryeberg.com/curated-videos/lost-highway/>.

Les citations de Catherine Malabou à la page 113 et 114 sont tirées de son livre, *Changer de différence*.

Playlist

Te Quitter, Daniel Bélanger p. 3, 44

Hello, Adèle p. 3, 68

Bang Bang, Nancy Sinatra p. 5

Scattered Leaves, The Be Good Tanyas p. 14

White Flag, Dido p. 18

Ironic, Alanis Morissette p. 27, 45

La lettre à Élise, Beethoven p. 30

Me and My Gin, Bessie Smith p. 31

Fast Car, Tracy Chapman p. 38, 92, 98

Get Up, Stand Up, Bob Marley p. 41

Summer Wine, Lana Del Rey (Nancy Sinatra et Lee Hazlewood) p. 42

Girls Just Want To Have Fun, Cyndi Lauper p. 49

I Don't Blame You, Cat Power p. 50

Show Me the Meaning of Being Lonely, The Backstreet Boys p. 57

Dance Me to The End of Love, Leonard Cohen p. 71

Sweet Dreams (Are Made of This), Eurythmics, p. 79

On the Floor, Jennifer Lopez (ft. Pitbull) p. 87

Home, Edward Sharpe and the Magnetic Zeros p. 89

Ride, Lana Del Rey p. 99

Born to Die, Lana Del Rey p. 101

Genie In A Bottle, Christina Aguilera p. 102

Young and Beautiful, Lana Del Rey p. 102

Livin' La Vida Loca, Ricky Martin p. 102

A Thousand Miles, Vanessa Carlton p. 103

Johnny Go, Jean Leloup p. 106

Les bateaux, Jean Leloup, p. 106

Bibliothèque

La supplication, Svetlana Alexievitch

L'histoire de l'érotisme, Georges Bataille

La photographie comme genre particulier de relique et de pharmakon derridien, Stéphanie Beaudoin

How to Win Friends and Influence People, Dale Carnegie

Short Talks, Anne Carson

Ecodeviance, CA Conrad

Faking Death: Canadian Art Photography and the Canadian Imagination, Penny Cousineau-Levine

Journal, Julie Delporte

The White Album, Joan Didion

In 'Cloud Nine,' Artist Kate Durbin Asks Women 'What Have You Done For Money?', Kate Durbin

Lettres à ma fille, Calamity Jane

Le naufrage des colibris, Daniel Leblanc-Poirier

Changer de différence, Catherine Malabou

Stag's Leap, Sharon Olds

Le livre de l'intranquilité, Fernando Pessoa

Don't Let Me Be Lonely, Claudia Rankine

Her 37th Year, Suzanne Scanlon

L'île au trésor, Robert Louis Stevenson

Blankets, Craig Thompson

Love Dog, Masha Tupitsyn

Lost Highway, Masha Tupitsyn

Sœurs volées, Emmanuelle Walter

Heroines, Kate Zambreno

PARTIE II

LA POÈTE 2.0 : NOTES ET RÉFLEXIONS

De : **Daphné B.** <daphnebpilon@gmail.com>

Date : 8 décembre 2016 à 08:23

Objet : Re : La poète 2.0

Chère Marie,

Tu sais déjà que j'ai écrit sous le pseudonyme de Daphné Cheyenne pendant sept ans, empruntant un nom qui ne m'appartenait pas, celui de la nation autochtone des Cheyennes. Il y a maintenant plus d'un an, j'ai voulu changer de nom, me réécrire partiellement.

C'était un choc. Une toute petite collision intérieure : « Non non non, je ne peux plus m'appeler comme ça, parler comme ça, me raconter comme ça. » Il fallait ramasser les morceaux de moi par terre et bout à bout, trouver l'histoire qui raconterait mes éclats.

*Utilisé sur plusieurs réseaux sociaux, mon nom d'avant est enchâssé dans la quasi-totalité de mes archives numériques. Plus qu'un nom, il est une métadonnée, marquant tous les documents numériques de son sceau et facilitant leur recherche. C'est encore une des seules portes d'entrée par laquelle, avec un moteur de recherche comme Google, je peux accéder à mes photos, à mes vidéos, ainsi qu'à mes textes antérieurs. Te souviens-tu de notre blogue, *Les Nounes en Dentelle*, et de cette séance de photos où nous étions nues, des carcasses de poissons sur le corps? À cause de ma production documentaire et de la rigidité des structures au sein desquelles je me suis autrefois racontée, je suis constamment ramenée à ces archives et à mon ancienne identité.*

Marie, j'ai tout le temps le goût de pleurer, mais rien ne sort.

L'empreinte de mon identité passée, difficile à faire disparaître complètement, ressemble au spectacle qu'offre le bâtiment en ruine. Sa disparition ne peut être totale, puisque son existence est tributaire d'archives numériques qui, elles, perdurent. William Viney dit d'ailleurs de la ruine qu'elle représente une finalité imparfaite, qui ne s'actualise jamais pleinement : « This conflict between continuity and cessation makes the ruin an end that

remains, an end that is imperfect, unreliable. The ruin marks that sense of termination that has not quite come to its end¹. »

Je ne peux pas faire disparaître totalement ce qu'il reste de Cheyenne. Il faut que j'utilise ce nom ruiné, difficilement effaçable, et que je trouve une façon de le raconter.

Je me suis mise à penser à l'histoire de ma vie comme à un livre. Je pourrais peut-être en faire une édition révisée? Elle serait augmentée de quelques notes en bas de page, d'un courriel énigmatique et d'une centaine de photos. J'y ajouterais aussi ces heures perdues à regarder les autres vivre, ces heures passées à m'observer vivre moi aussi, un filtre sépia appliqué sur le sourire.

PS - Trouves-tu que j'ai l'air usée? J'ai parfois la bizarre impression d'être moi aussi une archive. Tu me diras.

xo

Daphné B.

¹ William Viney, « Ruins of the Future – An Extract », *Waste Effects*, 30 août 2010, en ligne, <<https://narratingwaste.wordpress.com/2010/08/30/ruins-of-the-future-an-extract/>>, consulté le 4 décembre 2016.

2.1 Je ne me souviens de rien (Introduction)

« J'ai l'habitude de tout noter. [...] Et j'ai noté ce qui se rapportait à Tchernobyl depuis le premier jour. Je savais que beaucoup de choses finiraient par être oubliées, par s'effacer. C'est ce qui s'est passé. Des amis qui se trouvaient au cœur des événements ont oublié ce qu'ils avaient ressenti, ce qu'ils m'avaient raconté. Mais moi, j'ai tout noté². »

Valentin Alexeïevitch Borissevitch

Adolescente, je chantais déjà mon oubli, un briquet dans les mains, en entonnant du Capitaine Révolte : « Je ne me souviens de rien/Fais-je de l'amnésie?/Suis-je un Américain né en Californie³? »

Gonflée d'une nostalgie anticipée, je devinais ma perte, à mesure que je m'inventais et décidais de qui je voulais être. Au fil de mes transformations, j'allais perdre celle que j'étais et l'oublier.

Que reste-t-il de cette ancienne peau, si ce n'est de vieux cahiers gondolés, l'image brouillée d'une polyvalente grise sur le boulevard Taschereau, et quelques Polaroids sur lesquels ma sœur et moi comparions la taille de nos seins? Mes nombreuses conversations MSN de l'époque sont disparues. Le service de messagerie n'existe même plus. Tous mes pseudonymes et les millions de messages que j'envoyais à mes ami.es, le soir venu, se sont volatilisés.

Est-ce que j'étais du genre à émailler toutes mes déclarations d'amour de lols et d'émoticônes? Est-ce que j'ai déjà parlé d'amour sur MSN, dévoilé mes émotions et ma vulnérabilité à quelqu'un d'autre?

² Svetlana Alexievitch, *La supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*. trad. du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain, Paris, Éditions J'ai lu, coll. « J'ai lu », 2016 [1997], p. 176.

³ Capitaine Révolte, (2003), « J'ai oublié », dans *Danse Sociale*, [Disque compact audio], INDCD041.

Je ne me souviens de rien.

Comment se souvenir de ce qui ne laisse pas de trace? Comment s'endeuiller d'une partie de soi qu'il est normal de voir tomber?

À douze ans, lorsque j'ai créé ma première adresse courriel, j'ai commencé à laisser des traces partout autour de moi, à semer mon parcours identitaire d'archives numériques.

Des milliers de messages reposent à l'intérieur de mon ancienne boîte de réception Hotmail. Ces bribes de moi paraissent sans conséquence. Je ne m'y retrouve plus, mais je n'ai pas besoin de le faire. Contrairement aux représentations de moi que je divulgue sur les médias sociaux, ces fragments identitaires demeurent privés, à l'abri du regard des autres. Il faut connaître mon mot de passe pour pouvoir accéder à la « boîte » où ils se trouvent. Peu m'importe, alors, s'ils sont inconséquents, désalignés, s'ils ne reflètent plus mon « je » du moment. Le changement identitaire qu'ils mettent en évidence échappe à la surveillance des autres. Invisible, il est difficilement l'objet d'un contrôle social.

Or, avec l'apparition des médias sociaux, la somme de mes représentations archivées, autrefois privée, est rendue visible aux yeux des autres. La mise en scène quotidienne de mes faits et gestes est systématiquement enregistrée sur des plateformes publiques qui la contrôlent. Ces dernières favorisent une identité unique et stable dans le temps.

Pourtant, si je suis toutes ces histoires que je me raconte, je sais aussi que ces histoires se transforment, se contredisent et se cassent parfois en chemin. Est-il encore aujourd'hui possible de se désécrire, de détricoter son tissu identitaire afin de permettre à l'histoire racontée de s'évanouir, de bifurquer ou de muer?

Lorsque l'on souhaite faire peau neuve et se débarrasser d'une identité préalablement médiatisée et archivée, le fil narratif se rompt, mais l'ancienne peau, elle, tombe difficilement. En effet, l'archive fixe et paralyse le récit identitaire, l'assujettissant à la somme de ses représentations passées. Archivée, enregistrée, sauvegardée, l'écriture du moi devient indélébile.

*

Une photo de moi dans un vernissage.

Un œuf de caille : mon été à Kamouraska. 15 « J'aime » et deux commentaires.

La sangria que j'ai bu chez Mamie Pataterie, le 21 juillet.

Mes espadrilles en contre-plongée.

Capture d'écran. Le 29 septembre, à Montréal, j'ai écrit : « Ma vie c'est de ne pas dormir. » Une fille a commenté mon statut à 18 heures. Elle a répondu : « Ma vie c'est de vouloir dormir. »

*

Notre récit identitaire se morcelle, se fractionne, prend la forme d'un agglutinat de documents et de gestes, du prosaïque « like » au selfie triste. Documentaire, il témoigne aussi d'une volonté de nous arracher à la mort en tentant d'immortaliser l'éphémère.

L'écriture de ce moi cryonisé, sans cesse « ressuscité », retrace une subjectivité perçue ironiquement comme déjà morte ou, du moins, en processus de dissolution constante. Si l'on désire tant en faire l'inventaire, la capturer et l'archiver, c'est précisément parce qu'elle ne nous offre aucune prise durable et qu'elle se dérobe. Notre volonté de sauvegarde en signale paradoxalement la dissolution. Ainsi, se raconter et se produire soi-même sur les médias sociaux, c'est écrire sur sa propre disparition.

2.2 Il neige depuis ce midi

Les chercheurs et chercheuses qui étudient les manifestations d'une culture de l'écran en littérature limitent souvent leur champ d'études aux œuvres hypermédiatiques, des œuvres délibérément créées par et pour le Web. Une telle approche sous-tend l'idée d'une influence circonscrite, qui dépendrait d'un choix, celui du dispositif. Relevant a priori de l'aspect matériel de toute technologie, les singularités reliées au dispositif risquent d'occulter des changements moins visibles et, surtout, indépendants de toute volonté auctoriale. Dans son essai « The Image Object Post-Internet », l'artiste Artie Vierkant reproche d'ailleurs au champ des nouveaux médias son étroitesse et, par conséquent, l'étude que l'on pourrait en faire. Il affirme que :

New Media is here denounced as a mode too narrowly focused on the specific workings of novel technologies, rather than a sincere exploration of cultural shifts in which that technology plays only a small role. It can therefore be seen as relying too heavily on the specific materiality of its media⁴.

Si l'apparition de nouvelles textualités (hypermédiatiques, interactives, etc.) semble, à bien des égards, illustrer les changements que la présence des médias sociaux opère en littérature, elle confine des changements structuraux moins visibles, mais non moins importants, dans l'angle mort de la critique littéraire. Ceux-ci, parce qu'ils affectent d'abord notre expérience du réel, se manifestent dans ce qu'il y a de moins criant ou de moins lisible que la forme ou le dispositif d'une œuvre.

*

Les manifestations d'une culture de l'écran ne se retrouvent pas qu'à l'écran. Si cette culture altère mon écriture, au contraire, c'est parce qu'elle marque d'abord mon corps, qu'elle l'affecte et le bouleverse. Ses manifestations prennent la forme de mes larmes et de mes sourires, de mes nuits d'insomnie. Elles sont faites de cernes et de nœuds dans mon ventre, de boules dans ma gorge.

⁴ Artie Vierkant, « The Image Object Post-Internet », *JstChillin*, 2010, en ligne, <http://jstchillin.org/artie/pdf/The_Image_Object_Post-Internet_us.pdf>, consulté le 18 octobre 2016.

Ce matin, par exemple, un souvenir Facebook me ramène trois ans plus tôt. À pareille date, je mangeais des insectes frits dans un marché de nuit taïwannais, avec un amoureux qui ne me parle plus. Dans le train AZUR du métro de Montréal, le souvenir que Facebook a forcé sous mes yeux remonte à la surface de ma conscience. J'éclate en sanglots.

Mes pleurs dans le métro sont indissociables d'Internet et de l'une de ses dimensions substantielles, le Web social. Facebook ne fait pas qu'alimenter mon élan nostalgique. L'entreprise me rappelle aussi que tout se convertit en souvenirs et qu'ultimement, je suis moi-même appelée à en devenir un.

*

Note : Je peux choisir les personnes ou les dates que je souhaite ne plus voir apparaître dans mes souvenirs. Il suffit de me rendre dans la barre du menu de gauche sur Facebook et de cliquer sur l'application *Ce jour-là*, puis d'en modifier les paramètres.

*

En larmes, entre les stations Beaubien et Berri-Uqam, je regarde autour de moi et consigne mentalement ce que j'observe. Le train AZUR a des airs futuristes, mais la musique qui accompagne l'ouverture et la fermeture de ses portes réplique celle des trains plus anciens. *Tou-dou-dou*. Même l'avenir est empreint de nostalgie.

J'ai l'envie saugrenue d'immortaliser mon voyage, de prendre le train en photo. À en croire la désuétude accélérée de la technologie, même neuf, le véhicule évoquera sous peu mon propre passé.

Je pense au vidéopoème *Ça va mal finir cte marde-là* dans lequel le poète Baron Marc-André Lévesque documente son voyage à bord du train AZUR :

[...] ça dérive toute ma conception du temps pis des horloges

l'impression qu'on m'arrache du vrai temps

dans un wedgie d'existence accroché aux griffes d'un faucon en aluminium

et qu'on me dip dans le pas-encore-arrivé
 et qu'on m'y noie et qu'on m'y brasse
 je m'y blottis en prenant des notes gentiment stressé [...]⁵.

À l'image de Baron Marc-André Lévesque et de mes ami.es poètes, je suis une poète 2.0 : une nostalgique, une archiviste, une anxieuse. Comme eux, à force de me projeter dans l'avenir et d'en anticiper la déréliction, j'ai l'impression de faire l'expérience d'une temporalité singulière. C'est peut-être parce que ma conception du temps est influencée par le Web social. Tout se métamorphose et disparaît si vite que je me sens « noyée », « brassée », « accroché[e] aux griffes d'un faucon ». « [G]entiment stressé[e] » par la dissolution constante de ce qui m'entoure, je prends des notes et j'archive ce qu'il m'est possible d'archiver.

Tou-dou-dou

Un jour, ce ne sont pas que mes amours qui s'éteindront, c'est aussi celle que je suis. Combien de fois encore est-ce que je voudrai changer de nom, changer d'amour, changer de vie?

*

Il neige depuis ce midi et la majorité de mes ami.es sur mon fil Facebook parlent de cette neige, alors que d'autres s'expriment sur une fin de session qui semble interminable.

Il neige,

il neige,

il neige, quand soudain, l'annonce d'un séisme au large de Fukushima enterre petit à petit tous les constats de neige. Catalysé par le séisme, un tsunami menace maintenant d'atteindre la centrale nucléaire de Fukushima-Daiichi. Sur Facebook, le raz-de-marée fait disparaître, dans une concurrence de mots, cette neige qui de toute façon va fondre.

⁵ Baron Marc-André Lévesque, « Ça va mal finir cte marde-là », *Vimeo*, 5 mars 2016, en ligne, <<https://vimeo.com/157680647>>, consulté le 13 décembre 2016.

Or, que l'on s'exprime sur la première neige ou sur Fukushima, nos investissements sociaux quotidiens, vulgaires et anodins, sont archivés sans discernement, enregistrés, incessamment ballotés entre deux horizons contradictoires, celui de l'effacement et celui de la pérennité. Peut-on, dès lors, parler de véritable disparition?

*

Face au rythme accéléré des mutations technologiques ces dernières décennies, le sentiment de perte est bien réel. Il peut s'exprimer de manière singulière, mais il s'inscrit aussi dans une époque et s'étend à d'autres « je » que le mien. Il est générationnel.

Or, ce sentiment générationnel pointe vers une perte qui se désavoue et lutte contre elle-même. En archivant nos moindres faits et gestes, ce n'est pas l'impermanent que l'on enregistre, mais l'acte même de perdre. L'archivage ne suffit pas à convertir l'éphémère en durable, au contraire, il magnifie notre sentiment de perte, sentiment qui devient alors le substrat de notre expérience humaine.

*

Sur l'écran de mon ordinateur, la chanteuse Molly Nilsson se remémore le populaire système d'exploitation Windows 95, celui-là même qui introduisait le bouton « Démarrer » au sein des produits Microsoft. L'air grave, elle fixe la caméra sans sourire. On ne sourit pas lorsqu'on assiste à un enterrement. Comme dans le vidéoclip de Nilsson, il convient même de s'habiller de noir.

« Windows 95/Is only a metaphor for what I feel inside/Although I'm older now/There's still an emptiness that's never letting go somehow⁶ »

Les paroles qu'entonne Nilsson font référence à un système d'exploitation sorti sur le marché en 1995 et remplacé par Windows 98, trois ans plus tard. En l'écoutant, j'ai l'impression de prendre un coup de vieux.

⁶ Molly Nilsson, (2015), « 1995 », dans *Zenith*, [Disque compact audio], CDDSA020.

Molly Nilsson chante que l'année 1995 était une période où l'on se sentait au seuil d'importants changements, c'était le début d'une ère nouvelle. Remplie de promesses et gonflée d'utopie technologique, 1995 fait penser à ce « wedgie d'existence accroché aux griffes d'un faucon en aluminium⁷ » dont parle Baron Marc-André Lévesque. C'est un temps suspendu qui préfigure les métamorphoses sociales des dernières décennies, la seconde avant d'appuyer sur le bouton « Démarrer ».

*

Si 1995 donnait l'impression de représenter un seuil important, le sentiment d'une fin du monde imminente ne nous a pourtant pas quittés. Le monde s'est métamorphosé et il continue de se transformer à une vitesse fulgurante. Molly Nilsson soulève d'ailleurs le paradoxe au cœur de notre propension à anticiper fins et commencements. « We thought we were standing on the threshold to the end of time (and we still do)⁸ »

Or, se tenir sur le seuil de quelque chose, c'est demeurer à la lisière de ce qui devrait arriver, en marge de l'action. C'est s'enliser dans une forme d'immobilité.

Le seuil ressemble aux limbes, cet espace flou et inquiétant, réservé aux enfants morts. Tels des fantômes, Nilsson et moi sommes reléguées à l'imprécis, suspendues entre ciel et terre. Cet espace-temps trouble est celui de l'errance, un endroit où la disparition menace toujours de s'actualiser tout en étant déjà survenue.

2.3 Un dosimètre du présent

Semblable à la figure du poète dosimètre que Darren Wershler rapproche de l'instrument destiné à mesurer la dose radioactive de l'air ambiant, c'est-à-dire « an index of ongoing exposure to something ambient that's already in the environment⁹ », la subjectivité lyrique de la poète 2.0 témoigne de l'altérité de l'environnement dans lequel elle évolue. Or, cette

⁷ Baron Marc-André Lévesque, *op. cit.*

⁸ Molly Nilsson, *op. cit.*

⁹ Darren Wershler, « Best Before Date », *Alienated*, 4 avril 2012, en ligne, <<http://www.alienated.net/poetics/best-before-date/>>, consulté le 18 octobre 2016.

altérité, comme des radiations de césium invisibles à l'œil nu, lui échappe souvent, si bien que « [it] might actually have killed [her] before [she] even knew it was there¹⁰ ». C'est par défaut et parfois involontairement que la poète rend compte d'une réalité qu'elle ne possède pas plus qu'elle ne la choisit, une réalité, plutôt, qu'elle subit, qui l'altère malgré elle.

*

« Les dosimétristes ont contrôlé mon bureau. Ma table, mes vêtements, les murs : tout "luisait". Je me suis levé. Je n'avais pas envie de rester assis sur une chaise. [...] Vers midi, les choses se sont précisées : un nuage radioactif couvrait tout Minsk¹¹. »

Valentin Alexeïvitch Borissevitch

Une poète contemporaine qui se détourne par exemple d'un support Web ou décide intentionnellement de ne pas ou de peu aborder la présence du Web social dans son œuvre, en subit néanmoins les « radiations ». Qu'elle le veuille ou non, la poète témoigne malgré elle, à même sa structure moléculaire, de sa propre « radioactivité ». Parce que la présence du Web social affecte sa manière d'agir et d'être, son œuvre manifeste une forme d'altérité irrémédiable, une altérité qui s'exprime par un sentiment de perte.

Comme l'affirme Charles Whalley lorsqu'il aborde ce qu'il appelle la « post-internet poetry », de par son omniprésence, Internet teinte nécessairement toute forme de production culturelle contemporaine. Ainsi, « We can't talk about poetry without now also talking about the internet¹². »

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 177.

¹² Charles Whalley, « THIS HAS BEEN A BLUE/GREEN MESSAGE EXITING THE SOCIAL WORLD », *post-internet poetry*, novembre 2015, en ligne, <<http://postinternetpoetry.tumblr.com/post/132597769861/this-has-been-a-bluegreen-message-exiting-the>>, consulté le 18 octobre 2016.

*

« Nous voulions nous cacher de l'atome comme des éclats d'obus. Mais il est partout... Dans le pain, dans le sel... Nous respirons de la radiation, nous mangeons de la radiation [...] L'important pour nous, c'est de comprendre comment vivre maintenant¹³. »

Nikolaï Prokhorovitch Jarkov

Le théoricien Nathan Jurgenson nomme le paradigme actuel « an augmented reality », soulignant ainsi la nature de notre réalité, fruit de l'amalgame entre physique et numérique. Que l'on soit en ligne ou hors-ligne, il nous est maintenant difficile, voire impossible de nous extraire de cette réalité augmentée, celle-ci étant unique et totale.

La perspective de Nathan Jurgenson s'oppose au dualisme numérique¹⁴, une compartimentation du physique et du numérique, qui nous pousse à les considérer comme deux entités séparées. La réalité augmentée, affirme-t-il plutôt, « [...] is both technological and organic, both digital and physical, all at once. We are not crossing in and out of separate digital and physical realities, ala [sic] *The Matrix*, but instead live in one reality¹⁵. »

Le concept de réalité augmentée permet de mieux cerner l'entrelacement du physique et du numérique, mais aussi de concevoir la présence des médias sociaux comme une véritable extension du réel, une couche supplémentaire d'informations¹⁶. Cette perspective diverge de celle qui distingue le Web en tant qu'espace singulier, un « cyberspace » dont la géographie serait indépendante du monde physique.

¹³ Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 127.

¹⁴ Nathan Jurgenson, « Digital Dualism and the Fallacy of Web Objectivity », *Cyborgology*, 13 septembre 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/09/13/digital-dualism-and-the-fallacy-of-web-objectivity/>>, consulté le 18 octobre 2016.

¹⁵ Nathan Jurgenson, « Digital Dualism versus Augmented Reality », *Cyborgology*, 24 février 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/02/24/digital-dualism-versus-augmented-reality/>>, consulté le 18 octobre 2016.

¹⁶ Nathan Jurgenson, « Rethinking Privacy and Publicity on Social Media : Part 1 », *Cyborgology*, 30 juin 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/06/30/rethinking-privacy-and-publicity-on-social-media-part-i/>>, consulté le 18 octobre 2016.

*

« [S]urfer : [n]aviguer dans Internet sans but précis et de façon plaisante¹⁷. »

*

La terminologie que l'on utilise pour parler du Web puise dans un vocabulaire qui renforce une vision binaire et dualiste. Le Web 2.0 est ainsi traversé par un riche répertoire de métaphores nautiques (naviguer, surfer, etc.) qui, en plus d'appartenir au lexique du Web 1.0, l'apparente à la figure d'une mer inexplorée et oppose le monde « réel » au monde « virtuel ». En parlant du Web de cette façon, on l'assimile à un territoire que l'on pourrait décider de quitter, et qui ne répondrait pas aux mêmes lois et structures de pouvoir qui s'exercent dans le monde ordinaire. Pourtant, on ne peut s'extraire de la réalité augmentée et son code numérique découle de structures sociales préexistantes qui, loin d'être neutres, permettent à des inégalités de se reproduire.

Si la métaphore spatiale sous-tend un biais idéologique, elle est aussi spécifique à une époque, se situant quelque part entre les années 80 et 90. Le terme « cyberspace » est un néologisme des années 80, utilisé pour la première fois par un romancier de science-fiction américain, William Gibson.

Près de trois décennies plus tard, elle n'est pas en mesure de représenter le paradigme actuel. En effet, le « cyberspace » des années 80 ne ressemble en rien à la réalité augmentée par un Web social. Comme le propose Nathan Jurgenson, plutôt que la métaphore spatiale, le Web pourrait aujourd'hui s'envisager de façon sonore, à l'image d'une conversation qui nous met en rapport avec l'autre, et dans laquelle nous sommes tous engagés.

2.4 L'intertexte de la couleur

Comme dans la chanson de Molly Nilsson, 1995, la réalité augmentée nous engage dans une conversation où les interlocuteurs et les interlocutrices sont amenés à piger dans un

¹⁷ Office québécois de la langue française, « surfer », *Bibliothèque virtuelle*, 27 février 2013, en ligne, <<http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/Internet/fiches/2075071.html>>, consulté le 4 décembre 2016.

corpus de référents culturels et sociaux communs. Elle met en relation ceux et celles qui partagent les mêmes marqueurs socioéconomiques, ceux et celles qui parlent la même « langue ».

*

1. À quoi pensez-vous?
2. <https://www.youtube.com/watch?v=X9ukSm5gmKk>
3. Publier.

Je publie la vidéo de Molly Nilsson sur mon mur et j'espère récolter quelques « J'aime », rallier ceux et celles qui sont aussi tenaillé.es par la même nostalgie. Comme moi, mes ami.es ont vu s'éroder les instruments par lesquels ils ou elles envisageaient leur avenir.

*

À l'époque, mon avenir arborait les couleurs du premier ordinateur personnel de mon père, un immense iMac G3 ovoïde et bleu-vert. Mon avenir était *Bondi blue* et plastique, de la couleur de l'eau de cette plage australienne où je ne suis jamais allée, mais qui a pourtant inspiré Apple et donné son nom à la célèbre teinte.

Une foule de produits en plastique translucide bleu, calquant l'aspect du iMac G3, avaient assailli le marché. Vintage, cette esthétique si prisée autrefois, plastique et aqua, n'évoque plus que le passé.

Or, ma sœur de quinze ans ne peut pas lire l'intertexte lié à cette couleur. C'est une langue qu'elle ne parle pas.

2.5 Obsolescence précipitée des poèmes

« C'est très bizarre d'écrire sur l'ordinateur, c'est comme sculpter de l'eau. »

Jean Echenoz

L'inscription numérique de mes faits et gestes confère aux textes que je rédige un aspect instable, mouvant. On dirait que mes mots pourraient s'évaporer à tout instant et ne me laisser avec rien, incapable de témoigner de toutes ces heures passées à rédiger, devant mon écran d'ordinateur. Je sauvegarde tous mes documents Word compulsivement.

Le langage avec lequel j'écris, lui aussi, est soumis aux aléas de sa disparition. Comme toutes autres technologies, il se dérobe, affiche une date de péremption et risque de ne plus vouloir rien dire d'ici quelques années.

*

Justin Bieber sur *repeat*.

Dans 20 ans mes enfants ne sauront pas de quoi je parle, n'auront pas vu le vidéoclip que j'ai regardé au moins dix fois depuis hier, pendant que Justin se demandait : « Is it too late to say sorry¹⁸? » Ils ne sauront quoi faire de mes références, puisque déjà, nous ne parlerons plus la même langue.

Too late, toujours *too late*. C'est le langage de mon amour qui se perd.

*

En octobre 2016, dans un article publié dans *Le Devoir*, Dominic Tardif rapportait les paroles d'Érika Soucy, la fondatrice du Off-FPTR, un festival de poésie qui s'organise en marge du Festival international de la poésie de Trois-Rivières (FPTR) depuis maintenant dix ans. Celle-ci affirmait que : « En une décennie, j'ai vu naître une nouvelle génération de poètes complètement décomplexés, ancrés dans la culture contemporaine et dans l'oralité, qui

¹⁸ Justin Bieber, (2015), « Sorry », dans *Purpose*, [Disque compact audio], B002404202.

écrivent ici et maintenant, en se foutant de si on va comprendre leurs références dans 25 ans. C'est beau¹⁹. »

En quelques phrases, Érika Soucy réussissait à cerner certaines des caractéristiques d'une littérature qui évolue en concomitance avec le développement du Web social. Cette littérature, marquée par l'obsolescence précipitée de ses référents culturels, rend non seulement compte d'éphémérité, mais aussi de sociabilité. En effet, elle ne se décode qu'en vertu d'un bagage socioculturel précis, au risque de devenir hermétique pour de futur.es lecteurs et lectrices qui ne posséderont pas l'expertise nécessaire à la compréhension des nombreuses références qui ponctuent les textes.

Parce qu'elle sous-tend des rapports d'inclusion et d'exclusion, l'écriture est sociale. En usant de la référence, la poète 2.0 teinte chacun des textes qu'elle publie de son appartenance socioculturelle. Elle circonscrit ainsi son lectorat. C'est d'ailleurs l'apanage de bon nombre de productions culturelles vernaculaires, comme les mêmes Internet, des éléments culturels répliqués par le biais de l'imitation.

*

En 2012, la photo d'une chatte à la mine boudeuse, Grumpy Cat, apparaît sur le Web. Des images de son visage accompagnées de textes humoristiques se répandent ensuite comme une traînée de poudre. Cette version féline du Schtroumpf grognon et de Grincheux, réitère pour la énième fois l'archétype du personnage boudeur antipathique. Cette chatte de l'Arizona au visage légèrement déformé investit aussi à son insu un autre ensemble de références, celui des LOLcats (la circulation massive de photos de chats sur Internet, accompagnées de légendes rédigées en lolspeak, un anglais sommaire et argotique).

Pour la poète capable de lire de telles références, les différentes itérations de Grumpy Cat possèdent un intertexte supplémentaire. Elles confèrent un sentiment d'appartenance à une communauté.

¹⁹ Dominic Tardif, « Dix ans de folie et de parasitisme à Trois-Rivières », *Le Devoir*, 1 octobre 2016, en ligne, <<http://www.ledevoir.com/culture/livres/481315/poesie-dix-ans-de-folie-et-de-parasitisme-a-trois-rivieres>>, consulté le 4 décembre 2016.

Je comprends, donc je suis (aux yeux des autres). Si je me reconnais en eux, ils ou elles se reconnaîtront aussi en moi.

Implicite, les images de Grumpy Cat enjoignent leur public à reproduire le comportement qu'elles exemplifient. En nous demandant de produire notre propre itération du même humoristique, elles nous incitent à nous joindre à une *conversation*. De cette manière, elles circulent et se métamorphosent, au gré d'une production vernaculaire.

*

En analysant l'omniprésence de l'humour dans les mèmes, Hanna Barton remarque qu'ils contribuent à créer des communautés en réseau, organisées autour d'une forme d'humour partagé et d'un langage vernaculaire spécifique. Ainsi, « [...] these forms have developed a grammar of their own, becoming recursively meaningful. By understanding this meta-register, it is possible to tacitly claim authenticity or demonstrate social expertise²⁰ ».

Une littérature sociale n'apparaît donc pleinement lisible qu'en vertu d'une communauté donnée, détentrice du capital culturel essentiel à sa lecture. Selon Hanna Barton, au sein d'un tel paradigme, le pouvoir ne résiderait pas dans la simple circulation d'information, mais plutôt dans notre capacité à interpréter cette information.

*

En plus d'écrire dans une langue émaillée d'abréviations et d'émojis, la poète Mira Gonzalez truffe ses investissements sociaux et langagiers de références à la culture populaire (la série *Gilmore Girls*, la pizza, l'entreprise Netflix, etc.) et de références à des pratiques contemporaines (le sextage, le ghosting, etc.). Si ces références soulignent un rapport d'affinité entre la poète et son lectorat, elles rendent aussi compte de l'éphémère de sa production littéraire, puisque le sens de celle-ci risque de se perdre, parallèlement à la disparition de ses référents.

²⁰ Hannah Barton, « Faxlore : Meme down the line », *Cyborgology*, 13 avril 2015, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2015/04/13/faxlore-memes-down-the-line/>>, consulté le 4 décembre 2016.

Cet hermétisme en devenir ancre pourtant le texte dans son époque. Parce que le texte exprime sa propre disparition programmée, il réussit à signifier. En effet, sa fugacité sémantique témoigne d'un réel changeant, où chaque chose a un cycle de vie extrêmement limité.

*

Principalement active sur le réseau social Twitter, Mira Gonzalez écrit dans une langue précaire, mémétique, contextuelle. Lorsque cette dernière tweete : « sext : hey hello r u there listen to me where r u listen listen listen hello hi call me²¹ », son investissement social doit se lire à la lumière d'autres investissements sociaux et des liens qu'il entretient avec eux.

@mollysoda : sext : i'm a little teapot short and stout²²

@sosadtoday : sext : writing bad poetry about you²³

En effet, la reprise du syntagme « sext », un message texte sexuellement explicite, ainsi que son renversement ironique, pointent vers une communauté littéraire informelle, organisée autour d'une forme d'humour partagé. La figure de style est sociale, puisque l'itération de l'anaphore permet aux poètes Mira Gonzalez, Melissa Broder (@sosadtoday) et Molly Soda (@mollysoda) de teinter leur production littéraire des rapports d'affinité qu'elles entretiennent les unes avec les autres. La redite devient alors mise en langage d'une véritable sororité.

Leur parole se déploie dans des structures mouvantes, physiques et numériques. Il en va de même pour l'humour qui se dégage de leurs productions littéraires, celui-ci reposant sur des mécanismes éphémères, comme celui de la messagerie texte ou encore de l'hyperlien. Mira Gonzalez écrit :

²¹ Mira Gonzalez [@miragonz], « sext : hey hello r u there listen to me where r u listen listen listen hello hi call me », 17 avril 2015, consulté le 4 décembre 2016, tweet.

²² Molly Soda [@mollysoda], « sext : i'm a little teapot short and stout », 27 octobre 2016, consulté le 4 décembre 2016, tweet.

²³ Melissa Broder [@sosadtoday], « sext : writing bad poetry about you », 3 mai 2016, consulté le 4 décembre 2016, tweet.

When you take, something like a « Rick Roll », for example, it's the kind of thing that will be taught in history classes to show the genesis of internet humor. A « Rick Roll » is obviously something that relies on the technology of clicking on a link, something that might not exist in 200 years.

There will definitely be a section of history books, not only to teach people what memes are, but to teach people how the technology at certain points leads to specific types of humor²⁴.

Comme l'explique Mira Gonzalez, la technologie est garante du sens du texte, mais aussi des effets qu'il produit chez autrui. Moyennant la désuétude des mécanismes sur lesquels repose son humour, par exemple l'hyperlien ou encore le sexto, l'effet produit par le texte risque de s'éloigner de celui recherché initialement par l'auteur.e.

*

Comme le souligne Érika Soucy en entrevue avec le journaliste Dominic Tardif, le langage que partage une nouvelle génération de poètes, criblé de références, particulier à une culture et délimité dans le temps, risque de ne plus vouloir rien dire d'ici quelques années. Or, c'est ce qui en fait la grandeur, voire la beauté.

La volonté auctoriale de s'inscrire dans le présent ne s'envisage que dans un rapport avec sa propre disparition. Cette volonté devient tragique, puisqu'elle oblige la poète à prendre conscience de sa finitude et parallèlement, de l'impénétrabilité future de ses textes.

2.6 Une écriture de la rencontre

En écrivant dans une langue qu'elle sait précaire, la poète 2.0 admet sa vulnérabilité; elle se positionne dans le temps et l'espace en fonction de référents qu'elle sait propres à sa culture. Sa langue, lorsqu'elle n'est pas universelle, exhibe ses angles morts, ses lacunes et sa perméabilité. Elle s'arrime à une subjectivité tout aussi poreuse, changeante et sociale.

²⁴ Mira Gonzalez, « Mira Gonzalez on being labelled », *The Creative Independent*, 24 octobre 2016, en ligne, <<https://thecreativeindependent.com/people/mira-gonzalez-on-being-labelled/>>, consulté le 4 décembre 2016.

En effet, ce qui rend sa langue fluide, ce n'est pas seulement la technologie dont elle dépend et par laquelle elle prend parfois forme ni même ses nombreux référents culturels, mais sa dimension sociale. La matière avec laquelle écrit la poète 2.0 frise l'oralité. Jamais neutres, ses mots se revendiquent d'une subjectivité et paraissent engagés dans une conversation continue, en temps réel.

Par exemple, le mot-clic ne sert pas simplement à situer sa parole, il permet de joindre un dialogue.

#AgressionNonDénoncée

#BeenRapedNeverReported

#BlackLivesMatter

Les médias sociaux, parce qu'ils incitent à nous engager dans des rapports sociaux de nature textuelle, encouragent la genèse d'une littérature sociale, instable, vouée à se transformer et à changer au contact de l'autre. Cette écriture de la rencontre est immédiate, parfois violente, empathique ou méprisante. Traversée d'affects, elle se déploie en temps réel et participe à un jeu d'appels et de réponses. Sa surface est lunaire, tapissée d'étendues sombres et de cratères. Proche de l'oralité, elle exhibe la trace de ses rencontres, se laisse toucher, altérer et marquer par celui ou celle qui la traverse et qu'elle traverse aussi.

Cette littérature conversationnelle met en scène un point de vue particulier sur le monde, ainsi qu'une appartenance socioculturelle distincte.

Par exemple, le Black Twitter, une communauté principalement afro-américaine, fait la performance de son identité raciale sur le réseau social Twitter dans un langage vernaculaire codé, aussi appelé *signifyin'*. En l'absence d'évidences visuelles, les différences culturelles sont mises en scène au sein de jeux sémantiques et de mots-clic judicieux, des « blacktags ». L'interlocuteur imaginé de chaque tweet est donc crypté par des choix linguistiques et stylistiques particuliers.

« It is the articulation of a shared worldview, where recognition of the forms plus participation in the wordplay signals membership in the Black community²⁵. »

Cette forme de performance a l'avantage de s'opposer à la vision d'une technologie culturellement neutre et d'une société post- raciale. Si les médias sociaux engagent d'abord des êtres humains, les identités que l'on invalide dans l'espace public sont aussi invisibilisées au sein des conversations qui animent notre réalité augmentée. Critique sociale implicite, le Black Twitter rend donc visibles des locuteurs et locutrices autrement écartés du discours dominant. Pour Sarah Florini, cette pratique se présente comme un site de résistance²⁶.

Une production textuelle sociale engage plus d'un énonciateur et parle ainsi de solidarité, voire de collaboration. L'écriture sur les médias sociaux est à la source d'une parole fédératrice. En s'affichant subjective, elle permet l'inclusion, mais aussi l'exclusion de l'autre. Partiel, lacunaire, vulnérable et situé, le texte renvoie à un corps, à des corps. Loin d'être neutre, il prend toujours position, rallie ou, à l'inverse, divise, assurant la cohésion sociale du groupe qu'il représente.

2.7 La ruine intragénérationnelle

Une littérature sociale est aussi générationnelle et rallie des gens qui appartiennent à une même tranche d'âge. Ma génération, celle qui a vu apparaître et se démocratiser l'accès à Internet, a les deux pieds dans la rêverie triste. Comme les gens de mon âge, je passe mon temps à ressasser ce qui m'est perdu. L'expérience des mutations sociétales accélérées m'a marquée de mélancolie.

Masha Tupitsyn constelle son essai sur le deuil amoureux, *Love Dog*, d'hyperliens YouTube. Lorsque l'écrivain Jacob Wren demande à Tupitsyn en entrevue comment elle envisage la présence d'hyperliens dans son travail, compte tenu de la grande mutabilité de la technologie et de la possibilité imminente que ces liens se brisent ou renvoient à une

²⁵ André Brock, « From the Blackhand Side : Twitter as a Cultural Conversation », *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, vol. 56, n° 4, 2012, p. 533.

²⁶ Sarah Florini, « Tweets, Tweeps, and Signifyin' : Communication and Cultural Performance on "Black Twitter" », *Television & New Media*, vol. 15, n° 3, 2014, p. 226.

information irrécupérable, cette dernière affirme que leur présence est nécessaire, puisqu'elle signale justement un sentiment de perte qui serait propre à sa génération.

The digital age is for me in many ways about temporal wounding. It's really messed up our ontological clocks. Things disappear and that's part of what *Love Dog* is about. How to deal with the constant disappearing acts, both culturally and personally, of the digital age, where nothing is built to last. [...] How do we write about and inside of a precarious structure in order to make something last while acknowledging that parts of it will not last? *Love Dog* tries to look at an entire culture—age—of loss, not just personal losses²⁷.

Ainsi, Tupitsyn rend non seulement compte d'un sentiment de perte qui serait généralisé, mais aussi du paradoxe qui est au cœur de ce dernier. D'une part, tout est constamment archivé. D'autre part, tout semble voué à disparaître. Son écriture, qui enregistre un récit pour mémoire, tout en mettant en scène sa propre dissolution sémantique éventuelle, englobe un tel paradoxe.

*

Des artistes québécoises comme Stéfanie Requin Tremblay font appel à une mémoire culturelle partagée et utilisent dans leur travail des objets *vintage* « ruinés », qui témoignent d'un certain décalage avec l'époque actuelle. Dans son livre *Sels de bain*, Stéfanie Requin Tremblay juxtapose par exemple la capture d'écran d'une publication Facebook archivée et la photo d'une boîte contenant plusieurs disquettes, un support de stockage de données informatiques. Le diptyque, en accolant deux technologies d'archivage, l'une obsolète et physique, l'autre contemporaine et numérique, propose ainsi une métaphore pour parler de la vitesse à laquelle se transforment nos pratiques culturelles. Le rythme est tel que la disquette, bien que désuète, demeure intacte. Son cycle de vie ayant été trop court, c'est une ruine en parfaite condition, un rebut de l'ère post-Internet. Au contraire de la relique, elle évoque le résidu, ce déchet qui *subsiste* malgré tout, sans qu'on nourrisse le désir de le conserver.

*

²⁷ Jacob Wren, « True Lovers Are as Rare as True Rebels, an Interview with Masha Tupitsyn », *The Believer*, 24 octobre 2013, en ligne, < <http://logger.believermag.com/post/64958622518/true-lovers-are-as-rare-as-true-rebels>>, consulté le 4 décembre 2016.

À l'intérieur de mon tamagotchi, cette console de plastique des années 90 en forme d'œuf, vivait un dalmatien. Il fallait que je le nourrisse, que je le soigne, que j'évite sa mort en appuyant sur des boutons. Mon dalmatien est mort quand j'avais huit ans et j'entends encore sa musique stridente s'échapper par les fentes de mon casier.

Quand je rentre chez moi le soir, la rue est sale. Des débris détrempés jonchent le sol. Devant les télévisions cathodiques et les matelas infestés de punaises, je repense à mon tamagotchi. Sur l'écran de mes huit ans n'apparaît plus qu'un ange pixellisé. Un jour, c'est inmanquable, je finirai comme lui.

*

L'objet nostalgique signale la disparition imminente de la technologie plus récente qu'il accompagne. Son occurrence littéraire et graphique vient nourrir l'imaginaire collectif et surtout, fait appel à une mémoire culturelle partagée, générationnelle. Témoignant de la résurgence d'esthétiques numériques vintage et low-tech, par exemple la musique 8-bit, un genre musical qui repose sur les sons synthétisés des premiers ordinateurs, Olga Goriunova et Alexei Shulgin en soulignent la dimension sociale, rassembleuse : « Returning to a genuine computer aesthetics of obsolete technology is not a question of individual choice, but has the quality of a communal, social decision.²⁸ »

L'objet *vintage* est intragénérationnel lorsqu'il est reconnu comme tel par les gens d'une même génération. Le recours au *vintage* intragénérationnel, ou encore à un « "devenu vintage" hâtif de par la désuétude accélérée du technologique²⁹ », est une pratique culturelle qui recouvre une dimension collective. Elle permet de mieux saisir la mutation de nos façons d'agir et d'être. Dans son analyse des ruines, William Viney en souligne d'ailleurs les vertus

²⁸ Olga Goriunova et Alexei Shulgin, « Glitch », dans Matthew Fuller (dir. publ.), *Software Studies : A Lexicon*, Cambridge, MIT Press, 2008, p. 114.

²⁹ Sandrine Galand et Joëlle Gauthier, « Esthétiques numériques vintage », *Laboratoire NT2*, décembre 2012, en ligne, <<http://nt2.uqam.ca/en/cahiers-virtuels/esthetiques-numeriques-vintage>>, consulté le 4 décembre 2016.

heuristiques : « [A ruin] is not the apocalypse as such, but an end to be seen, to be retold and represented – it is a telling end.³⁰ »

En effet, la ruine intragénérationnelle propose une mise en récit du réel. C'est une histoire, un texte qui demande à être lu. Devant les débris d'une construction, on cherche par exemple à en expliquer la destruction, à conférer un sens à ce qui s'efface. En ramenant son témoin visuel à sa propre disparition inéluctable, la ruine le confronte et l'interroge : qui est-ce que je suis, où est-ce que je vais?

*

[J]e n'ai jamais fait de photographie et là, soudain, je me suis mis à prendre des photos. J'avais emporté mon appareil par hasard [à Tchernobyl]. Et maintenant c'est mon métier. Je n'ai pas pu me libérer des nouveaux sentiments que j'éprouvais. Ce n'était pas de brèves émotions, mais toute une histoire intérieure. Vous comprenez³¹?

Victor Latoun, photographe

Suite à la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, Victor Latoun devient photographe. En retournant dans la zone sinistrée, il se met à en photographier les ruines de manière impromptue. Il tente par là d'écrire « toute une histoire intérieure », une histoire pourtant indicible. Cette narration impossible, dont il ne peut se libérer, le pousse à capturer d'innombrables clichés et fait de lui un photographe *par défaut*. S'il n'arrive pas à donner un sens précis à l'apocalypse, à la *comprendre*, il tente toutefois d'en immortaliser la trace. Cette trace livre une narration partielle et lacunaire des événements passés; même incomplète, celle-ci éclaire le présent. Son témoignage photographique lui permet d'appréhender ses « nouveaux sentiments », en leur donnant un sens, une direction.

³⁰ William Viney, *loc. cit.*

³¹ Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 189.

William Viney affirme : « In fiction, film and the painterly arts, the anticipation of a ruinous end is frequently a narratological means by which to return to and make sense of the present; by “traveling to the future” we might make and give meaning to the present.³² »

*

L'itération du motif de la ruine est utilisée par la poète 2.0 pour rendre compte de son rapport avec le présent, dont elle n'envisage que la déliquescence. Elle fait elle-même figure de ruine, hantée par la putréfaction de son corps et de sa parole littéraire. Ainsi, à l'image de l'objet technologique, vouée à une obsolescence programmée, elle est marquée d'une date de péremption.

L'objet nostalgique, en ponctuant les productions artistiques contemporaines, donne chair aux angoisses mortifères d'une génération entière.

*

À la fin du XVIII^e siècle, un dénommé Étienne-Gaspard Robert fait fortune en France, en orchestrant un spectacle qu'il nomme *Fantasmagorie*. Il projette sur des écrans de tissu ou de fumée les images spectrales de personnes disparues, notamment des figures marquantes de la Révolution française. Or, les images fantomatiques de ces tableaux « magiques » n'agissent pas simplement comme des memento mori. Par la mise en récit des ruines d'un passé récent, elles réactivent plutôt un traumatisme collectif, au lendemain de la Terreur, et proposent une version du futur empreinte de hantise. En effet, « [...] ce nouveau dispositif s'érige en matérialisation machinique de la revenance qui obsède l'époque, née, avec la coupure révolutionnaire, durant un régime d'historicité inédit³³ [...] »

Ces images spectrales matérialisent l'angoisse des spectateurs de l'époque, qui craignent une résurgence du règne sanglant et arbitraire de la Terreur. Elles leur proposent ironiquement un désastre rassurant, parce qu'éprouvé. Puisqu'il a déjà eu lieu, il est plus

³² William Viney, *loc. cit.*

³³ Antonio Dominguez Leiva, « Pokémon GO, dérives de la fantasmagorisation », dans *Spirale*, n° 258, automne 2016, p. 12.

facile à envisager, plus familier que la myriade de nouveaux désastres inédits rendus possibles par le bouleversement social récent. La crainte de la revenance naît en réaction à une angoisse plus grande encore, celle provoquée par l'incertitude dans laquelle nous plongeant les mutations sociétales rapides et le champ des possibles qu'elles élargissent.

Le tamagotchi

l'esthétique numérique vintage

la disquette souple

l'hyperlien brisé

ne se contentent pas de matérialiser les angoisses de la poète. La ruine intragénérationnelle infuse le présent d'un sentiment de nostalgie et en transforme l'expérience, en lui conférant l'importance d'ordinaire réservée aux disparu.es et aux regretté.es.

Si la nostalgie participe à une réécriture du passé, celle-ci magnifiant a posteriori ce qui est perdu, le recours à la ruine intragénérationnelle réécrit elle aussi le présent, en le teintant de gravité. Le présent se colore dès lors du pouvoir de séduction qu'exerce sur nous ce qui est irrécupérable, perdu pour toujours.

2.8 Une vision documentaire

J'avais envie de tout mémoriser en détail et avec précision [...]. Vous comprenez? L'homme s'en était allé pour toujours de ces endroits et nous étions les premiers à visiter ce « pour toujours ». Nous n'avions pas le droit de laisser échapper un seul détail³⁴...

Victor Latoun, photographe

³⁴ Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 192-193.

Habitée de s'autodocumenter et de partager ses archives avec un auditoire à la portée de sa main, la poète 2.0 perçoit ce qui l'entoure en vertu de son potentiel archivable. Nathan Jurgenson nomme cette nouvelle forme de perception la vision documentaire. Notre expérience du présent s'altère, puisque celui-ci nous apparaît désormais à travers le prisme des archives qu'il peut générer. Ainsi, la conversation loufoque entendue dans un lieu public est aussitôt reconvertie mentalement en future citation, en statut Facebook, en gazouillis ou en une forme quelconque de document.

*

Des pages Facebook littéraires comme *Dérapages poétiques* et *Poésie d'espionnage* participent à un tel processus d'archivage. Sur son blogue personnel, Mathieu Arsenault décrit les poètespions comme « [des] commissaires d'une série de transcriptions de conversations parfois banales, parfois niaiseuses, captées furtivement dans les lieux publics³⁵ ». Ces pages archivent de telles conversations et, par un travail de découpage et de décontextualisation, en soulignent le potentiel poétique ainsi que la valeur archivable. Des renseignements généraux sur l'énonciateur ou l'énonciatrice, ainsi que sur le lieu et le moment où la conversation a été glanée, accompagnent généralement le poème.

Moi ma vie
c'est les livres
si je faisais un film d'horreur
ça serait la vie sans les livres

— petit garçon à sa mère sur la Plaza Saint-Hubert, 15h48³⁶

*

Les précisions quant au lieu et l'heure où les paroles poétiques ont été captées reflètent les données qui accompagnent chacune de nos interactions sur les réseaux sociaux, des

³⁵ Mathieu Arsenault, « Poésie d'espionnage », *Doctorak, go!*, 8 mars 2015, en ligne, <<http://doctorak-go.blogspot.ca/2015/03/poesie-despionnage.html>>, consulté le 4 décembre 2016.

³⁶ Poésie d'espionnage, « Soumission d'un FAN (François C.) », *Facebook*, 23 novembre 2016, en ligne, <<https://www.facebook.com/Po%C3%A9sie-despionnage-997243480303297/?fref=ts>>, consulté le 4 décembre 2016.

interactions géolocalisées, mais aussi datées, en fonction du jour et de l'heure de leur production.

L'archivage, tout comme le marquage des archives numériques, borne l'expérience d'un réel « capturé », autrement fuyant. En le compartimentant, en le classifiant et en l'identifiant, ces pratiques nous offrent une illusion d'ordre et de contrôle. Susan Sontag explique par exemple que la photographie génère un effet calmant sur le ou la touriste désorienté.e parce qu'elle concrétise son expérience, en lui donnant prise sur celle-ci³⁷.

L'album de photos Facebook, calquant l'album de photos traditionnel, offre une promesse d'apaisement semblable. Si « [la photographie] est principalement un rite social, une défense contre l'angoisse et un instrument de pouvoir³⁸ », les médias sociaux n'en signalent pas la fin, ils en exacerbent plutôt la pratique. En recontextualisant l'album de photos, ils confèrent à l'objet, autrefois privé, une dimension publique et un auditoire permanent.

Le regard que la poète 2.0 pose sur le monde transforme le réel en archive. Jurgenson affirme à cet effet que : « Social media increasingly force us to view our present as always a potential documented past³⁹. » Ce regard se développe en continuité avec une façon de percevoir le réel initiée par des médias plus anciens. Susan Sontag détaille d'ailleurs ce qu'elle appelle le « regard photographique », proche parent de la vision documentaire, qui serait cette « [...] habitude de regarder la réalité comme un éventail de photographies possibles⁴⁰ ».

L'entreprise Snapchat, rebaptisée SnapInc, lançait récemment sur le marché une toute nouvelle paire de lunettes nommée « Spectacles ». Ces lunettes permettent de capter et d'enregistrer de courts vidéos au moyen de caméras incrustées dans leurs montures. Le

³⁷ Susan Sontag, *Sur la photographie*. trad. de l'anglais par Philippe Blanchard, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2008 [1973], p. 24.

³⁸ Susan Sontag, *op. cit.*, p. 22.

³⁹ Nathan Jurgenson, « The Faux-Vintage Photo : Full Essay (Parts I, II and III) », *Cyborgology*, 14 mai 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/05/14/the-faux-vintage-photo-full-essay-parts-i-ii-and-iii/>>, consulté le 4 décembre 2016.

⁴⁰ Susan Sontag, *op. cit.*, p. 139.

principal attrait du gadget réside dans les lentilles des caméras, plus larges que celle d'un téléphone intelligent. Elles sont en mesure de capturer une image plus proche de celle captée par l'œil humain⁴¹. Or, surenchère technologique oblige, j'apprenais au même moment que Sony déposait un brevet pour une lentille cornéenne capable de prendre des photos⁴².

*

Si le regard que la poète 2.0 pose sur le monde est documentaire, cette vision se manifeste dans son écriture. Cette dernière témoigne d'une conscience aiguë du processus d'archivage, mais parle plus largement d'une tendance à projeter l'expérience du temps présent dans un temps virtuel, celui de l'archive. En annihilant le présent au profit d'un futur-passé, cette tendance abolit l'expérience d'un temps linéaire. Le futur-passé, s'il nous contraint à percevoir le monde en fonction de l'archive, nous rend aussi nostalgiques de façon immédiate, pour l'ici et le maintenant, en entravant son expérience⁴³.

Les vers du poète américain Steve Roggenbuck, « im eating noodles by a lamp, it is fall, 6 months from/now i will miss this⁴⁴ », illustrent par exemple cette forme de nostalgie immédiate. Le temps présent, systématiquement transformé en futur-passé en vertu d'une vision qui se fait documentaire ou photographique, n'évoque plus qu'une forme de nostalgie anticipée.

*

⁴¹ Casey Newton, « Here's How Snapchat's new Spectacles will work », *The Verge*, 24 septembre 2016, en ligne, <<http://www.theverge.com/2016/9/24/13042640/snapchat-spectacles-how-to-use>>, consulté le 4 décembre 2016.

⁴² Rhodi Lee, « Sony Files Patent For Smart Contact Lenses That Can Record Videos, Take Pictures With Blink Of An Eye », *Tech Times*, 1 mai 2016, en ligne, <<http://www.techtimes.com/articles/155202/20160501/sony-files-patent-for-smart-contact-lenses-that-can-record-videos-take-pictures-with-blink-of-an-eye.htm>>, consulté le 4 décembre 2016.

⁴³ Nathan Jurgenson, « The Faux-Vintage Photo : Full Essay (Parts I, II and III) », *Cyborgology*, 14 mai 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/05/14/the-faux-vintage-photo-full-essay-parts-i-ii-and-iii/>>, consulté le 4 décembre 2016.

⁴⁴ Steve Roggenbuck, *I U DONT LOVE THE MOON YOUR AN ASS HOLE*, Brunswick, Boost House, 2013, p. 15.

Projeté dans un futur-passé, la poète 2.0 s'inscrit dans un processus d'autodocumentation, celui-ci conférant de la valeur et de l'intérêt à l'expérience vécue, dans la mesure où elle est archivée et partagée publiquement.

La narratrice de *Prague*, le plus récent roman de Maude Veilleux, témoigne par exemple d'un tel phénomène. L'auteure écrit : « La caméra roule en permanence. Vidéo de moi qui mange. Vidéo de moi qui lit. Vidéo de moi qui écrit. Vidéo de moi qui me regarde dans la vidéo⁴⁵. » Et plus loin : « Je n'aimais rien. J'aimais seulement être devant mon ordinateur. Et j'aimais l'idée d'être en train d'écrire un livre. J'aimais l'idée que ma vie soit imprimée/gardée/archivée/photographiée⁴⁶. » La narratrice de *Prague* fait ainsi foi d'une jouissance qui n'apparaît qu'en vertu du processus d'archivage. Le texte devient récit dans la mesure où l'expérience vécue se regarde, se consigne et se traduit en de multiples documents.

*

En parlant des spectateurs et des spectatrices qui absorbent d'importantes doses télévisuelles quotidiennement, David Foster Wallace décrit les changements qui prennent forme en eux. Selon David Foster Wallace, ils développeraient une posture « spectatrice », soit une conscience de soi qui rend compte du regard qu'ils ou elles posent sur le média consommé. Ainsi : « We spend enough time watching, pretty soon we start watching ourselves watching⁴⁷. » Or, là où auparavant, il n'y avait que nous-mêmes pour témoigner de ce regard, il y a maintenant un public avec qui le partager. En diffusant publiquement notre regard spectateur sur différentes plateformes comme Twitter, il devient possible d'endosser plusieurs rôles à la fois, soit celui du ou de la regardant.e, mais aussi du ou de la regardé.e.

De la même façon, la poète 2.0, engagée dans un processus d'archivage, élabore une écriture « spectatrice », une écriture métatextuelle qui s'observe en train de s'écrire. Au sein d'une telle posture, c'est l'acte même d'écrire qui est archivé et qui se mesure, s'observe, en vertu de son potentiel archivable. Par exemple, la narratrice de *Prague* se filme constamment

⁴⁵ Maude Veilleux, *Prague*, Québec, Hamac, 2016, p. 83.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 103.

⁴⁷ David Foster Wallace, « E Unibus Pluram. Television and U.S. fiction », *A Supposedly Fun Thing I'll Never Do Again*, New York, Back Bay Books, 1998[1997], p. 34.

en train d'écrire. L'acte d'écriture est mis en scène, transformé en spectacle : « Me filmer en train d'écrire me permet de créer un moment. Je me prépare, je me maquille, je trouve l'angle idéal. Ça devient mon propre spectacle, ma mise en scène personnelle⁴⁸. »

L'acte d'écrire est ainsi rapporté, consigné. La vision documentaire pousse la poète 2.0 à enregistrer son processus créateur. L'objet de l'entreprise littéraire devient donc l'écriture elle-même.

*

L'important n'est plus de raconter une histoire, mais de me raconter en train de la raconter.

Il y a

entre moi

et mon futur

poème

quatre vidéos YouTube.

*

Le livre de l'artiste conceptuel Cory Arcangel souligne l'apparition d'une forme d'écriture spectatrice. *Working On My Novel* prend appui sur un flux Twitter qui retweete les tweets d'auteur.es dans lesquels le syntagme « working on my novel » apparaît, par exemple « // - working on my novel and watching Family Guy. Oh yeah!! », ou encore « Currently working on my novel and listen [sic] to really nice music. Yeah I'm a writer deal with it⁴⁹. »

⁴⁸ Maude Veilleux, *op. cit.*, p. 100.

⁴⁹ Cory Arcangel, « Working On My Novel », *Cory Arcangel's Official Portfolio Website and Portal*, en ligne, <<http://www.coryarcangel.com/things-i-made/2012-037-work-on-my-novel-book>>, consulté le 4 décembre 2016.

Ces tweets, qui médiatisent l'acte d'écrire plutôt que l'écriture elle-même, rassemblés au sein du projet commissarial d'Arcangel, soulignent une conscience de soi liée à la production documentaire.

#WorkingOnMyNovel

Plus qu'une métadonnée, l'acte d'écrire, archivé et médiatisé, devient un moyen de mettre en scène une identité, de se réclamer publiquement d'un titre, celui d'écrivain.e.

*

Rob Horning rend d'ailleurs compte d'une nouvelle forme de subjectivité, qu'il nomme le *data self* et qu'il décrit comme étant « [t]he idea of the subject as an archive, or subjectivity as documentation ». Le *data self*, ou sujet archivistique, se développerait parallèlement à l'intensification de la production documentaire sur les réseaux sociaux et à la croisée du contrôle social dont ces derniers sont le théâtre. Il pointe vers une subjectivité dont la construction s'effectue par l'accumulation d'archives. Sensible au processus d'archivage, le sujet archivistique fait montre d'une conscience aiguisée des métadonnées lui étant associées et de la façon dont il ou elle sera perçue en fonction d'elles. Ainsi, la production documentaire engendre une forme de conscience de soi qui devient « [...] a product of how the archive is received⁵⁰ ». Rob Horning prédit que dans un futur rapproché, « There will be no sense of self that doesn't take into account how the self has been or will be recorded, how that self will turn up as an artifact of online searches⁵¹. »

Comme pour les techniques de soi dont parle Michel Foucault, qui propose « [...] une manière de penser l'invention de soi (la production de subjectivité) comme une création, c'est-à-dire comme une ontologie constituante⁵² », l'accumulation d'archives numériques

⁵⁰ Rob Horning, « Safe in Our Archives », *The New Inquiry*, 24 mai 2013, en ligne, <<http://thenewinquiry.com/blogs/marginal-utility/safe-in-our-archives/>>, consulté le 4 décembre 2016.

⁵¹ *Id.*

⁵² Judith Revel, « Michel Foucault : repenser la technique », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n°16, 2009, mis en ligne le 20 mai 2011, en ligne, <<http://traces.revues.org/2583>>, consulté le 24 octobre 2016.

participe au processus de subjectivation. Les investissements sociaux, publiés en ligne et enregistrés, peuvent être considérés comme des gestes de création identitaire.

Le Web 2.0 m'amène à produire, non pas simplement de l'information, mais de la subjectivité. C'est cette même subjectivité que je médiatise sur les plateformes. Rob Horning précise que l'ère des médias sociaux contraste avec le fordisme, un modèle d'entreprise mis au point au début du XIXe siècle, en ce sens où « Rather than suspend the sense of self in the midst of work, as Fordist labor discipline demanded, immaterial laborers indulge and develop it⁵³. »

*

Les médias sociaux se révèlent des agents d'autocréation identitaire. Tara Isabella Burton précise toutefois que cette forme de performance de soi devant les autres s'inscrit en continuité avec celle permise par la ville moderne, dont les espaces publics, à partir du XIXe siècle, recouvrent une fonction non seulement utilitaire et commerciale, mais aussi théâtrale :

[...] the phenomenon of self-creation is nothing new and hardly contingent on digital media. [...] A good century and a half before Kim Kardashian Snapchatted her Paris hotel room, confirmed countercultural dandies like Barbey D'Aurevilly and Joséphin Peladan were using the newly broadened boulevard of Paris—and their equally new outward-facing café terraces and gas lamps that made being visible in public both possible and safe—as a canvas for performing identity⁵⁴.

Or, la performance rendue possible par les médias sociaux diffère de celle que permettait les passages couverts de la métropole française, ses terrasses et ses boulevards, notamment parce qu'elle est enregistrée de façon systématique, sur des plateformes qui en conservent l'empreinte. Dès lors, l'investissement social peut être perçu comme un moyen de se produire soi-même, mais aussi, de manière paradoxale, comme une entrave à sa mobilité identitaire. En effet, s'il permet une forme de création identitaire, le Web 2.0 limite toutefois la *transformation* de l'identité, sa métamorphose.

⁵³ Rob Horning, « Social Media, Social Factory », *The New Inquiry*, 29 juillet 2011, en ligne, <<http://thenewinquiry.com/essays/social-media-social-factory/>>, consulté le 24 octobre 2016.

⁵⁴ Isabelle Burton, « Cult of One. Self-Creation As An Act of Faith », *Real Life*, 21 novembre 2016, en ligne, <<http://reallifemag.com/cult-of-one/>>, consulté le 4 décembre 2016.

*

La perspective d'un soi unique et cohérent est une idéologie dont on pourrait retracer l'apparition dans le temps. Selon Zygmunt Bauman, l'idée d'un soi authentique est une invention moderne, dérivée du concept de nation. Il affirme que :

The vision of the "authentic self" as a natural and therefore pre-defined and pre-determined, pre-discursive phenomenon preceding (and flouting in advance) all attempts at its expression and articulation [...] was indispensable to sustaining the political formula of the independent and sovereign nation in an independent and sovereign state⁵⁵.

C'est une conception identitaire promue par Facebook et plusieurs autres réseaux sociaux. Malgré les apparences, ces entreprises ne facilitent pas le tourisme identitaire, mais favorisent plutôt la concordance entre l'identité publique d'une personne et l'information affichée sur son profil. Ils incitent à la cohérence identitaire et polissent la fluidité identitaire de leurs membres.

Une telle idéologie influe sur l'architecture du Web et s'inscrit à même son codage informatique. Par exemple, l'archivage par défaut sur plusieurs sites contribue à faire paraître contradictoire tout changement identitaire. Facebook limite ainsi le nombre total de changements de noms, ainsi que la fréquence à laquelle ils sont permis. Ce genre de contrôle normatif, loin d'être anodin, est motivé par des desseins capitalistes. Une identité unique et stable génère des données de plus grande valeur, plus faciles à trier.

By disallowing alternative identities and multiple accounts, Facebook pushes its users to build networks containing people from their work, family, and friend communities. This discourages the code-switching [...] that happens when people use different networks for different aspects of their lives, and instead forces them to consolidate their online (and offline) identities into a singular representation. [...] Further, this limiting makes Facebook's users more useful

⁵⁵ Zygmunt Bauman et Rein Raud, *Practices of Selfhood*, Cambridge, Polity Press, 2015, p. 34.

instruments of capital, as a reduction of difference means marketing and product development tasks are easier and less expensive for corporations⁵⁶.

Cet ancrage idéologique met en évidence la nature subjective de la technologie, qui reflète les valeurs, les croyances et les desseins particuliers de ses créateurs, une majorité d'hommes blancs. Le manque de parité hommes-femmes et de diversité culturelle au sein des entreprises du Web s'exprime à travers une série de décisions qui renforcent et perpétuent des inégalités de race, de classe et de genre. De nombreuses applications informatiques de commande vocale, aussi qualifiées d'assistants numériques, possèdent par exemple une voix de femme. Qu'il s'agisse d'Apple (Siri), de Microsoft (Cortana) ou encore d'Amazon (Alexa)⁵⁷, la majorité des compagnies optent pour une voix féminine en mode par défaut, renforçant le fantasme culturel de la femme robot et campant la femme dans un rôle de servitude et de main-d'œuvre affective. L'idéologie de Facebook, elle, renvoie à une forme d'appauvrissement identitaire, au profit d'une ossification du soi au fil du temps.

Comment s'effacer, se réécrire en parallèle avec l'intensification de la production documentaire? L'écriture du moi, en proposant une autre forme de performance, peut-elle remédier à l'ossification identitaire générée par les médias sociaux?

2.9 S'inventer et s'effacer

Lorsque j'ai fait une fausse couche, j'ai pris une photo avec mon téléphone cellulaire et j'ai immortalisé l'amas de chair qui est sorti de moi. Je voulais me prouver à moi-même que tout cela s'était réellement produit. Prendre une photo me donnait la possibilité de narrer l'évènement à nouveau, de lui donner un sens et de l'inscrire à même mon récit identitaire, celui que je me raconte quand je relis de vieux textos. À mesure que mes doigts balaient l'écran de mon téléphone cellulaire, qu'ils le font défiler, je me façonne un visage dans le temps.

⁵⁶ Benjamin Grosser, « How the Technological Design of Facebook Homogenizes Identity and Limits Personal Representation », *Benjamin Grosser*, 24 septembre 2011, en ligne, <<http://bengrosser.com/blog/how-the-technological-design-of-facebook-homogenizes-identity-and-limits-personal-representation/>>, consulté le 4 décembre 2016.

⁵⁷ Jessi Hempel, « Siri and Cortana Sound Like Ladies Because of Sexism », *Wired*, 28 octobre 2015, en ligne, <<https://www.wired.com/2015/10/why-siri-cortana-voice-interfaces-sound-female-sexism/>>, consulté le 24 octobre 2016.

En capturant des bribes de mon quotidien, j'essaie de les inclure dans l'histoire plus large de mon récit de vie.

Un statut Facebook. Une photo Instagram. Un tweet.

Si j'efface parfois ces inscriptions temporelles, c'est parce que ma narration identitaire change. Je raconte ma vie différemment et me contredis souvent. J'offre ainsi une version des faits qui fait contraste avec la précédente. Je voudrais être pure, pasteurisée. Or, je suis pleine de taches, de failles et d'histoires avortées.

Un jour, j'ai volontairement abandonné mon téléphone cellulaire quelque part, entre les coussins d'un siège de taxi. J'ai voulu effacer la ribambelle de documents qu'il contenait, les supprimer de moi. C'était me donner la possibilité de m'écrire à nouveau, de me réinventer. De défaire et de refaire mon identité.

*

Avec son concept d'identité narrative, Paul Ricoeur avance que la conception de soi serait liée à l'acte de se raconter, de se dire soi-même. L'identité narrative ne constitue pas une histoire immuable et stable. Au contraire, elle est incessamment reconfigurée, au gré des événements et du récit fictif ou non, que l'on en livre. Ainsi, cette identité narrative « [...] peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie, selon le vœu de Proust⁵⁸. »

Or, la plasticité de notre identité narrative est aujourd'hui problématisée par l'archivage systématique de nos faits et gestes, sur des plateformes qui prônent une identité unique et stable. Peut-on encore se défaire d'une identité narrative qui ne tient plus la route? Comment se réécrire différemment, se perdre et se retrouver, lorsque les traces de notre identité passée sont archivées systématiquement, aux yeux de tous?

⁵⁸ Paul Ricoeur, *Temps et récits III. Le temps raconté*, Paris, coll. « Points essais », Seuil, 1991, p. 355-356.

Si « l'histoire d'une vie se constitue par une suite de rectifications appliquées à des récits préalables⁵⁹ », qu'elle est donc instable, il faut trouver un moyen d'injecter une forme de flexibilité narrative au sein des archives numériques. Sans tenter de les effacer, on peut toutefois *raconter* ces archives de manière différente.

2.10 L'archive : pour une relecture identitaire

On affirme que l'investissement social sur les plateformes socionumériques s'effectue majoritairement dans l'urgence. Nos actions sont accomplies de façon presque automatique et irréfléchie, avec l'impétuosité et la rapidité du réflexe. Cette forme de présentisme s'oppose à la réflexivité et au recul sur soi que l'on attribue aux écritures du moi. La bédéiste Julie Delporte note d'ailleurs que « [...] le dispositif du blogue ressemble davantage à un journal intime qu'à un espace d'autobiographie "rétrospectif", la rétrospection étant presque absente du numérique⁶⁰ ». Or, un bouleversement identitaire contraint l'utilisateur à effectuer une lecture introspective de ses propres archives numériques.

Un changement (de nom, de genre, de territoire, etc.) transforme l'identité et les documents numériques qui s'y rattachent. Pour le sujet qui en fait la relecture, ceux-ci deviennent des outils de connaissance de soi. Bribes d'histoire, ils sont incorporés à un récit de vie plus large, dans une narration qui implique une part de réflexivité et de recul sur soi. En soulignant une différence, les archives numériques mettent en évidence les transformations identitaires qui ont eu lieu. Elles s'incorporent à l'identité narrative. À cet effet, Rein Raud situe la construction psychique au sein d'une structure qui dépasserait les simples limites du corps. Il écrit :

[...] we should look for selfhood not strictly within the confines of a biological human body, but [...] also include what it has at its disposal in the immediate environment, its "peripheral devices", so to speak. A part of my memory is what

⁵⁹ *Ibid.*, p. 356.

⁶⁰ Julie Delporte, « La bédé-réalité : la bande dessinée autobiographique à l'heure des technologies numériques », mémoire de maîtrise, Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques, Université de Montréal, 2011, f. 30.

I have stored in my brain. But another part of it extends to what I have written down in my notebooks and files, or in the margin of books I have read⁶¹.

La conscience que j'ai de moi s'incarne dans plusieurs objets. C'est une *playlist* de jogging que j'écoute à répétition et un trousseau de clés énorme que je traîne partout, même si la moitié des clés ne me servent plus à rien. Ces clés représentent des lieux que je revisite régulièrement dans ma tête, des lieux qui font encore partie de l'histoire que je me raconte.

Mon récit de vie s'infiltré aussi dans mon iPhone blanc et cabossé, dans tous les textos qui y sont enregistrés et dans les notes que j'y ai prises. C'est la liste des emojis que j'utilise le plus souvent : le cœur rouge, une licorne, et le singe qui se cache les yeux avec ses mains.

*

Le jeu vidéo *Cibele* de Nina Freedman illustre bien le rapport introspectif et identitaire qu'engage la lecture d'archives numériques. *Cibele* brosse un portrait intime de la première relation amoureuse et sexuelle de l'artiste, une relation qui s'est d'abord développée en ligne. Par le biais d'archives numériques véritables, le jeu vidéo aborde un moment pivot de sa vie, tout en demandant au public d'en faire de même. Le joueur ou la joueuse, en accédant aux multiples résidus numériques et conversations archivées du couple éphémère, tisse son propre récit de la relation.

En entrevue, Freedman ne cache pas le caractère autobiographique de son travail, qui serait « [...] an opportunity to look back at herself and her choices with an unflinching and critical eye⁶² ». Une relecture de la production documentaire contraint le sujet à poser un regard critique et lucide sur la somme de ses représentations. Plus qu'une narration de soi, en donnant la chance aux joueurs de constituer leur propre récit, Nina Freedman montre en quoi l'archive est toujours investie de manière subjective. Malléable, elle donne corps à des intrigues dont la multiplicité fait écho à la pluralité des histoires qui nous forment. Paul Ricoeur écrit d'ailleurs que « [...] l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les

⁶¹ Zygmunt Bauman et Rein Raud, *op. cit.*, p. 132.

⁶² Laura Hudson, « Cibele Is a Crazy-Real Game About Falling In Love Online », *Wired*, 11 avril 2015, en ligne, < <https://www.wired.com/2015/11/cibele-game-nina-freeman/>>, consulté le 4 décembre 2016.

histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées⁶³. » Le jeu *Cibele*, quant à lui, montre en quoi l'histoire d'une vie peut aussi être un tissu d'*archives* racontées.

Je suis moi-même un ensemble de photos partagées, de « J'aime » et de GIF animés, je suis une #NastyWoman #Instagood, une loutre qui court dans la neige et un kangourou pixellisé, un réseau de liens qui se tissent et se brisent, ainsi que toutes ces adresses courriel et ces pseudonymes, ces mots de passe que j'ai oubliés.

2.11 Notes finales (Conclusion)

Comme moi, la poète 2.0 ne peut s'envisager en dehors du réseau. Sa condition d'être implique d'ores et déjà une réalité augmentée. On peut qualifier cette dernière de post-Internet, un terme d'abord utilisé par Marisa Olson pour rendre compte d'œuvres d'art qui témoigneraient, d'une façon ou d'une autre, de l'omniprésence d'Internet.

Dans le catalogue d'une exposition organisée autour du terme « post-Internet » à Beijing (2014), au Ullens Center for Contemporary Art, on dit que le terme « [...] refers not to a time "after" the internet, but rather to an internet state of mind—to think in the fashion of the network⁶⁴ ». Il s'agit d'un état d'esprit tissé étroitement en rapport avec le réseau, une façon d'aborder le monde qui repose sur l'existence de celui-ci. Pour Whalley, la distinction entre auteur.e et Internet va même jusqu'à s'effondrer. En effet, ce serait dans le rapport dialectique entre l'auteur.e et l'Internet que le « je » auctorial se construirait. Dans la mesure où Internet filtre et structure la perception que l'on a de soi, la subjectivité de la poète 2.0 est indissociable du réseau.

Celle-ci s'arrime à une production documentaire continue et paradoxale, puisque sa volonté d'archivage ne se comprend qu'en vertu d'un sentiment de perte inexorable. Parce

⁶³ Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 356.

⁶⁴ Karen Archey et Robin Peckham (commissaires), *Art Post-Internet*, catalogue de l'exposition présentée au Ullens Center for Contemporary Art du 1^{er} mars au 11 mai 2014, Beijing, UCCA, 2014, p. 8.

qu'elle envisage constamment sa propre disparition, la poète 2.0 nourrit le désir de tout conserver, protéger et sauvegarder.

*

Tout récemment, un glitch signalait la mort fictive de millions d'utilisateurs et d'utilisatrices Facebook, en affichant sur leur profil une bannière élogieuse leur rendant hommage⁶⁵. Ce que cette erreur met en lumière, c'est l'élan nostalgique qui traverse actuellement notre culture, des chansons populaires aux plateformes numériques.

Olga Goriunova et Alexei Shulgin décrivent d'ailleurs le glitch informatique comme un événement engendrant une forme de connaissance, puisqu'il dévoile ce qui d'ordinaire n'est pas visible. Les machines dysfonctionnelles ne sont pas uniquement celles qui brisent, mais ce sont aussi celles qui, en mettant à mal leur mécanisme, refusent d'agir comme des machines et font apparaître de l'humain⁶⁶.

*

La pulsion documentaire, encouragée par l'archivage continu que proposent des plateformes comme Twitter, Facebook, ou bien Instagram, contribue à promouvoir une vague de nostalgie. Capturer, enregistrer, sauvegarder et photographier : notre quotidien est ponctué de gestes anodins qui rassurent et ordonnent, mais qui signalent aussi la nature éphémère de ce que l'on tente d'arracher à une future disparition. L'archivage, plutôt que de contrer la perte, en signale l'imminence. L'investissement social et langagier sur les diverses plateformes du Web 2.0, lorsqu'il est documentaire, renvoie donc à une certaine fatalité.

*

« Windows 95/is only a metaphor for what I feel inside » chante Molly Nilsson, devant une pierre tombale dont l'épithète arbore la date « 1995 ». La chanteuse évoque le rythme

⁶⁵ Nicky Woolf et Olivia Solon, « Facebook profile glitch 'kills' millions. Even Mark Zuckerberg », *The Guardian*, 11 novembre 2016, en ligne, <<https://www.theguardian.com/technology/2016/nov/11/facebook-profile-glitch-deaths-mark-zuckerberg>>, consulté le 11 novembre 2016.

⁶⁶ Olga Goriunova et Alexei Shulgin, *op. cit.*, p. 115.

accélération des mutations technologiques s'étant produites au cours des deux dernières décennies. L'évolution technologique paraît tragique et comme la mort, inévitable.

On nous incite à percevoir la technologie comme une forme de fatalité, une réalité qui ne peut manquer de se produire et surtout, sur laquelle nous n'avons aucun pouvoir de détermination. Comme j'ai tenté de le démontrer tout au long de ma réflexion, la technologie n'est pas inévitable, mais forgée par des êtres sociaux. Ainsi, l'archivage par défaut que proposent plusieurs plateformes n'est en rien un paramètre nécessaire. Il est plutôt optionnel et subjectif, témoigne du biais idéologique de ses créateurs.

Notre pulsion archivistique est d'ailleurs appelée à se transformer, moyennant la remise en question de la technologie. Des applications à la popularité grandissante, comme Snapchat, proposent de fait une forme d'archivage éphémère, qui accorderait plus d'importance au présent, au détriment du passé. Bien loin de freiner l'appel à la documentation perpétuelle, Snapchat propose plutôt de s'autodocumenter sur un mode différent. Sur l'application, l'archive s'autodétruit au bout d'un temps donné.

Biaisée, la technologie appose sa propre narration sur nos identités. Si l'archive disparaît ou se transforme, la nature de notre subjectivité est aussi appelée à changer. Ainsi, l'écriture du moi investit la poète 2.0 d'une double tâche : celle de s'écrire elle-même et celle d'interroger les structures qui filtrent et conditionnent sa narration. Dans une réalité augmentée, l'écriture autobiographique se fait critique techno-sociale. Pour reprendre possession de son récit de vie, la poète doit remettre en question les idéologies et la technologie qui le conditionnent, qui le bornent et le censurent.

De : **Daphné B.** <daphnebpilon@gmail.com>

Date : 19 décembre 2016 à 08:19

Objet : Re : Re : La poète 2.0

Chère Marie,

Tu me demandes comment j'ai fait pour me rendre compte que je ne pouvais plus m'appeler « Daphné Cheyenne »... Mhm. Tout ça est arrivé de façon très banale. Sans explosion ni rien. « C'était un glitch ordinaire. Un mot ou deux. Un commentaire à la fin d'un cours : "Tu n'as pas l'impression, Daphné, de faire de l'appropriation culturelle?" » Mon coup de théâtre, ce moment où mon histoire s'est dé faite s'est avéré un moment de reconnaissance intérieure. Tu sais, le glitch n'a pas la simple vertu de saboter un récit personnel et de le mener à sa perte : il est aussi un acte heuristique.

Le problème, c'est que je n'arrivais pas à effacer ma bévue identitaire. J'étais plutôt constamment ramenée à cette dernière, comme si mon identité ne pouvait plus changer, sur les plateformes où elle s'était construite. La dissonance et le sentiment de perte produit par ma transition m'ont renseignée sur le lien fondamental qui unit le Web 2.0 à l'humain. Comme moi, la technologie est biaisée, capable d'erreurs et d'inexactitudes.

Heureusement, l'identité ne précède pas son expression. J'aime la proposition d'un soi fluide ou, telle que formulée par Rein Raud, « [...] the idea of selfhood as an on-going process, a lived practice, something we do rather than are⁶⁷ ». Les multiples mises en récit de soi et leur réception participent à la restructuration perpétuelle de l'identité. Instable, éphémère, elle est une création poreuse.

J'ai pu réécrire mon histoire et me trouver un nouveau nom. Maintenant, je signe « Daphné B. » !

⁶⁷ Zygmunt Bauman et Rein Raud, *op. cit.*, p. 132.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages critiques

Ahmed, Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, New York, Routledge, 2014, 276 p.

Archev, Karen et Robin Peckham (commissaires), *Art Post-Internet*, catalogue de l'exposition présentée au Ullens Center for Contemporary Art du 1^{er} mars au 11 mai 2014, Beijing, UCCA, 2014, 136 p.

Archibal, Samuel, *Le texte et la technique : la lecture à l'heure des médias numériques*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2009, 312 p.

Bataille, Georges, *L'Histoire de l'érotisme*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « tel » 1976, 230 p.

Baudrillard, Jean, *La société de consommation*, Paris, Éditions Denoël, coll. « folio essais », 1986, 321 p.

Bauman, Zygmunt et Rein Raud, *Practices of Selfhood*, Cambridge, Polity Press, 2015, 153 p.

Beaudoin, Stéphanie, « La photographie comme genre particulier de relique et le pharmakon derridien un supplément allégorique de la photo comme relique », mémoire de maîtrise, Département d'études des arts, Université du Québec à Montréal, 1996, 157 f.

Bishop, Claire, « Sweeping, Dumb, and Aggressively Ignorant! Revisiting “Digital Divide” », dans Lauren Cornell et Ed Halter (dir. publ.), *Mass Effect : Art and the Internet in the Twenty-First Century*, Cambridge, MIT Press, 2015, p. 353-355.

Bolter, Jay David et Richard Grusin, « Immediacy, Hypermediacy, and Remediation », dans *Remediation : Understanding New Media*, Cambridge, MIT Press, 1998, p. 20-50.

Burgess, Jean, « “All Your Chocolate Rain Are Belong To Us?” Viral Video, YouTube and the Dynamics of Participatory Culture », dans Geert Lovink (dir. publ.), *Video Vortex Reader : Responses to YouTube*, Amsterdam, Institute of Network Cultures, 2008, p. 101-109.

Cousineau-Levine, Penny, *Faking Death : Art Photography and the Canadian Imagination*, Montréal, McGill-Queen's, 2003, 312 p.

Delporte, Julie, « La bédé-réalité : la bande dessinée autobiographique à l'heure des technologies numériques », mémoire de maîtrise, Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques, Université de Montréal, 2011, 107 f.

Dominguez Leiva, Antonio, *YouTube Théorie*, Montréal, Éditions de Ta Mère, coll. « Pop-en-stock », 2014, 110 p.

Foster Wallace, David, « E Unibus Pluram. Television and U.S. Fiction », dans *A Supposedly Fun Thing I'll Never Do Again*, New York, Back Bay Books, 1998 [1997], p. 21-82.

Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne – La présentation de soi*, trad. de l'anglais par Alain Accardo Paris, Éditions de Minuit, 1973 [1959], 256 p.

Goriunova, Olga et Alexei Shulgin, « Glitch », dans Matthew Fuller (dir. publ.), *Software Studies : A Lexicon*, Cambridge, MIT Press, 2008, p. 110-118.

Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1989, 328 p.

Malabou, Catherine, *Changer de différence. Le féminin et la question philosophique*, Paris, Éditions Galilée, 2009, 157 p.

McLuhan, Marshall, *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, trad. de l'anglais par Jean Paré, Montréal, Éditions HMH, 1971 [1964] 432 p.

Ricoeur, Paul, *Temps et récits III*, Paris, coll. « Points essais », Seuil, 1991, 533 p.

Sontag, Susan, *Sur la photographie*, trad. de l'anglais par Philippe Blanchard, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2008 [1973], 283 p.

Scheible, Jeff, *Digital Shift*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2015, 160 p.

Sontag, Susan, *Sur la photographie*, trad. de l'anglais par Philippe Blanchard, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2008 [1973], 283 p.

Articles et billets de blogue

Arcangel, Cory, « Working On My Novel », *Cory Arcangel's Official Portfolio Website and Portal*, en ligne, <<http://www.coryarcangel.com/things-i-made/2012-037-work-on-my-novel-book>>, consulté le 4 décembre 2016.

Arsenault, Mathieu, « Poésie d'espionnage », *Doctorak, go!*, 8 mars 2015, en ligne, <<http://doctorak-go.blogspot.ca/2015/03/poesie-despionnage.html>>, consulté le 4 décembre 2016.

Barton, Hannah, « Faxlore : Meme down the line », *Cyborgology*, 13 avril 2015, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2015/04/13/faxlore-memes-down-the-line/>>, consulté le 4 décembre 2016.

Brock, André, « From the Blackhand Side : Twitter as a Cultural Conversation », *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, vol. 56, n° 4, 2012, p. 529-549.

Burton, Isabelle, « Cult of One. Self-Creation As An Act of Faith », *Real Life*, 21 novembre 2016, en ligne, <<http://reallifemag.com/cult-of-one/>>, consulté le 4 décembre 2016.

Dominguez Leiva, Antonio, « Pokémon GO, dérives de la fantasmagorisation », *Spirale*, n° 258, automne 2016, p. 12-14.

Florini, Sarah, « Tweets, Tweeps, and Signifyin' : Communication and Cultural Performance on "Black Twitter" », *Television & New Media*, vol. 15, n° 3, 2014, p. 223-237.

Galand, Sandrine et Joëlle Gauthier, « Esthétiques numériques vintage », *Laboratoire NT2*, décembre 2012, en ligne, <<http://nt2.uqam.ca/en/cahiers-virtuels/esthetiques-numeriques-vintage>>, consulté le 4 décembre 2016.

Goldsmith, Kenneth, « If Walt Whitman Vlogged », *The New Yorker*, 7 mai 2014, en ligne, <<http://www.newyorker.com/books/page-turner/if-walt-whitman-vlogged>>, consulté le 5 décembre 2016.

Gonzalez, Mira, « Mira Gonzalez On Being Labelled », *The Creative Independent*, 24 octobre 2016, en ligne, <<https://thecreativeindependent.com/people/mira-gonzalez-on-being-labelled/>>, consulté le 4 décembre 2016.

Grosser, Benjamin, « How the Technological Design of Facebook Homogenizes Identity and Limits Personal Representation », *Benjamin Grosser*, 24 septembre 2011, en ligne, <<http://bengrosser.com/blog/how-the-technological-design-of-facebook-homogenizes-identity-and-limits-personal-representation/>>, consulté le 4 décembre 2016.

Hempel, Jessi, « Siri and Cortana Sound Like Ladies Because of Sexism », *Wired*, 28 octobre 2015, en ligne, <<https://www.wired.com/2015/10/why-siri-cortana-voice-interfaces-sound-female-sexism/>>, consulté le 24 octobre 2016.

Horning, Rob, « Safe in Our Archives », *The New Inquiry*, 24 mai 2013, en ligne, <<http://thenewinquiry.com/blogs/marginal-utility/safe-in-our-archives/>>, consulté le 4 décembre 2016.

———, « Social Media, Social Factory », *The New Inquiry*, 29 juillet 2011, en ligne, <<http://thenewinquiry.com/essays/social-media-social-factory/>>, consulté le 24 octobre 2016.

Hudson, Laura, « Cibebe Is a Crazy-Real Game About Falling In Love Online », *Wired*, 11 avril 2015, en ligne, <<https://www.wired.com/2015/11/cibebe-game-nina-freeman/>>, consulté le 4 décembre 2016.

Jurgenson, Nathan, « The IRL Fetish », *The New Inquiry*, 28 juin 2012, en ligne, <<http://thenewinquiry.com/essays/the-irl-fetish/>>, consulté le 18 octobre 2016.

———, « Digital Dualism and the Fallacy of Web Objectivity », *Cyborgology*, 13 septembre 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/09/13/digital-dualism-and-the-fallacy-of-web-objectivity/>>, consulté le 18 octobre 2016.

———, « Rethinking Privacy and Publicity on Social Media : Part 1 », *Cyborgology*, 30 juin 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/06/30/rethinking-privacy-and-publicity-on-social-media-part-i/>>, consulté le 18 octobre 2016.

———, « The Faux-Vintage Photo : Full Essay (Parts I, II and III) », *Cyborgology*, 14 mai 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/05/14/the-faux-vintage-photo-full-essay-parts-i-ii-and-iii/>>, consulté le 4 décembre 2016.

———, « Digital Dualism Versus Augmented Reality », *Cyborgology*, 24 février 2011, en ligne, <<https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/02/24/digital-dualism-versus-augmented-reality/>>, consulté le 18 octobre 2016.

Lee, Rhodi, « Sony Files Patent For Smart Contact Lenses That Can Record Videos, Take Pictures With Blink Of An Eye », *Tech Times*, 1 mai 2016, en ligne, <<http://www.techtimes.com/articles/155202/20160501/sony-files-patent-for-smart-contact-lenses-that-can-record-videos-take-pictures-with-blink-of-an-eye.htm>>, consulté le 4 décembre 2016.

- Leiby, Sofia, « I Am Such a Failure : Poetry On, Around, and About the Internet », *Pool*, 23 août 2011, en ligne, <<http://pooool.info/i-am-such-a-failure-poetry-on-around-and-about-the-internet/>>, consulté le 23 novembre 2014.
- Newton, Casey, « Here's How Snapchat's new Spectacles will work », *The Verge*, 24 septembre 2016, en ligne, <<http://www.theverge.com/2016/9/24/13042640/snapchat-spectacles-how-to-use>>, consulté le 4 décembre 2016.
- Office québécois de la langue française, « surfer », *Bibliothèque virtuelle*, 27 février 2013, en ligne, <<http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/Internet/fiches/2075071.html>>, consulté le 4 décembre 2016.
- Potte-Bonneville, Mathieu et Pierre Zaoui, « S'inquiéter devant chaque image. Entretien avec Georges Didi-Huberman », dans *Vacarme*, 11 octobre 2006, en ligne, <<http://www.vacarme.org/article1210.html>>, consulté le 4 décembre 2016.
- Revel, Judith, « Michel Foucault : repenser la technique », *Tracés. Revue de sciences humaines*, no. 16, 2009, mis en ligne le 20 mai 2011, en ligne, <<http://traces.revues.org/2583>>, consulté le 24 octobre 2016.
- Ritzer, George et Nathan Jurgenson, « Production, Consumption, Prosumption : The nature of capitalism in the age of the digital 'prosumer' », *Journal of Consumer Culture*, n° 13, mars 2010, p. 13-36.
- Riviere, Sam, « 'Unlike': Forms of Refusal in Poetry on the Internet », *Pool*, 11 juillet 2011, en ligne, <<http://pooool.info/unlike-forms-of-refusal-in-poetry-on-the-internet/>>, consulté le 5 décembre 2016.
- Tardif, Dominic, « Dix ans de folie et de parasitisme à Trois-Rivières », *Le Devoir*, 1 octobre 2016, en ligne, <<http://www.ledevoir.com/culture/livres/481315/poesie-dix-ans-de-folie-et-de-parasitisme-a-trois-rivieres>>, consulté le 4 décembre 2016.
- Tupitsyn, Masha, « Lost Highway », *Ryeberg*, 15 avril 2011, en ligne, <<http://ryeberg.com/curated-videos/lost-highway/>>, consulté le 6 décembre 2016.

Vierkant, Artie, « The Image Object Post-Internet », *JstChillin*, 2010, en ligne, <http://jstchillin.org/artie/pdf/The_Image_Object_Post-Internet_us.pdf>, consulté le 18 octobre 2016.

Viney, William, « Ruins of the Future – An Extract », *Waste Effects*, 30 août 2010, en ligne, <<https://narratingwaste.wordpress.com/2010/08/30/ruins-of-the-future-an-extract/>>, consulté le 4 décembre 2016.

Wershler, Darren, « Best Before Date », *Alienated*, 4 avril 2012, en ligne, <<http://www.alienated.net/poetics/best-before-date/>>, consulté le 18 octobre 2016.

Whalley, Charles, « THIS HAS BEEN A BLUE/GREEN MESSAGE EXITING THE SOCIAL WORLD », *post-internet poetry*, novembre 2015, en ligne, <<http://postinternetpoetry.tumblr.com/post/132597769861/this-has-been-a-bluegreen-message-exiting-the>>, consulté le 18 octobre 2016.

Woolf, Nicky et Olivia Solon, « Facebook profile glitch ‘kills’ millions. Even Mark Zuckerberg », *The Guardian*, 11 novembre 2016, en ligne, <<https://www.theguardian.com/technology/2016/nov/11/facebook-profile-glitch-deaths-mark-zuckerberg>>, consulté le 11 novembre 2016.

Wren, Jacob, « True Lovers Are as Rare as True Rebels, an Interview With Masha Tupitsyn », *The Believer*, 24 octobre 2013, en ligne, <<http://logger.believermag.com/post/64958622518/true-lovers-are-as-rare-as-true-rebels>>, consulté le 4 décembre 2016.

Oeuvres littéraires

Alexievitch, Svetlana, *La supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, trad. du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain, Paris, Éditions J'ai lu, coll. « J'ai lu », 2016 [1997], 253 p.

CAConrad, *Ecodeviance : (Somatics For the Future Wilderness*, Seattle, Wave Books, 2014, 142 p.

Carnegie, Dale, *How to Win Friends & Influence People*, New York, Pocket Books, 2010 [1936], 276 p.

Carson, Anne, *Short Talks*, Toronto, Brick Books, coll. « Brick Books Classics », 2015 [1992], 75 p.

Delporte, Julie, *Journal*, Paris, L'Agume, 2014, 192 p.

Didion, Joan, *The White Album*, New York, Farrar, Straus and Giroux, coll. « FSG classics », 2009 [1979], 224 p.

Jane, Calamity, *Lettres à sa fille*, trad. de l'anglais par Marie Sully et Gregory Monro, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Rivages Poche », 2014 [1976], 112 p.

Leblanc-Poirier, Daniel, *Le naufrage des colibris*, Montréal, Éditions de l'Écrou, 2013, 59 p.

Olds, Sharon, *Stag's Leap*, Londres, Jonathan Cape, 2012, 90 p.

Pessoa, Fernando, *Le livre de l'intranquilité*, trad. du portugais par Françoise Laye, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2011 [1998], 619 p.

Rankine, Claudia, *Don't Let Me Be Lonely. An American Lyric*, Minneapolis, Graywoolf Press, 2004, 168 p.

Requin Tremblay, Stéfanie, *Sels de bain. Photo-roman*, Chicoutimi, publié à compte d'auteure, 2013, 100 p.

Roggenbuck, Steve, E.E. Scott et Rachel Younghans (dir. pub.), *The Yolo Pages*, Brunswick, Boost House, 2014, 205 p.

Roggenbuck, Steve, *I U DONT LOVE THE MOON YOUR AN ASS HOLE*, Brunswick, Boost House, 2013, 108 p.

Scanlon, Suzanne, *Her 37th Year : An Index*, Las Cruces, Noemi Press, 2015, 161 p.

Stevenson, Robert Louis, *Treasure Island*, Londres, Puffin Books, coll. « Puffin Classics », 2008 [1883], 303 p.

Thompson, Craig, *Blankets*, Montréal, Drawn and Quarterly, 2015 [2003], 592 p.

Tupitsyn, Masha, *Love Dog*, Los Angeles, Penny-Ante Editions, 2013, 279 p.

Veilleux, Maude, *Prague*, Québec, Hamac, 2016, 107 p.

Walter, Emmanuelle, *Sœurs volées : Enquête sur un féminicide au Canada*, Lux, 2014, 218 p.

Zambreno, Kate, *Heroines*, Cambridge, Semiotext(e), coll. « Active Agents », 2012, 309 p.

Fils Twitter et page Facebook

Broder, Melissa [@sosadtoday], compte Twitter, en ligne, <<https://twitter.com/sosadtoday>>, consulté le 6 décembre 2016.

Gonzalez, Mira [@miragonz], compte Twitter, en ligne, <<https://twitter.com/miragonz>>, consulté le 6 décembre 2016.

Poésie d'espionnage, page Facebook, en ligne, <<https://www.facebook.com/Poesie-despionnage-997243480303297>>, consulté le 6 décembre 2016.

Soda, Molly [@mollysoda], compte Twitter, en ligne, <<https://twitter.com/mollysoda>>, consulté le 6 décembre 2016.

Autres médias

Baron Lévesque, Marc-André, « Ça va mal finir cte marde-là », *Vimeo*, 5 mars 2016, en ligne, <<https://vimeo.com/157680647>>, consulté le 13 décembre 2016.

Capitaine Révolte, (2003), « J'ai oublié », dans *Danse Sociale*, [Disque compact audio], INDCD041.

Cibele : A game about love, sex and the internet, Star Maid Games, [Nina Freedman et al.], Star Maid Games, 2015, jeu vidéo.

Curtis, Adam, *HyperNormalization*, Angleterre, 2016, 166 min.

Nilsson, Molly, (2015), « 1995 », dans *Zenith*, [Disque compact audio], CDDSA020.